

1843

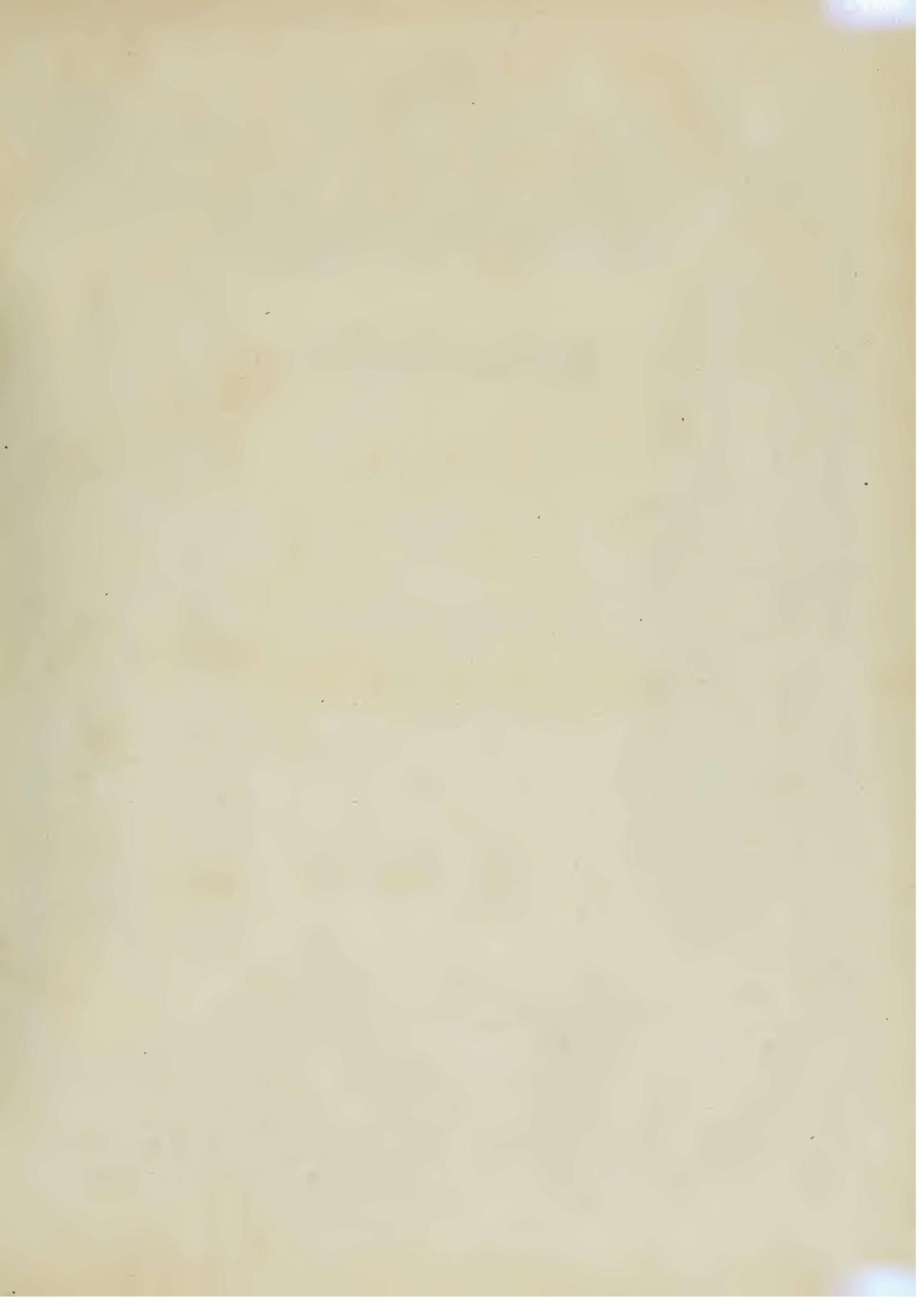
Tome 2



L'ILLUSTRATION.

TOME DEUXIÈME.









L'ILLUSTRATION

TOME II

ORNÉ DE 800 VIGNETTES

Septembre, Octobre, Novembre, Décembre.

1843

Janvier, Février.

1844

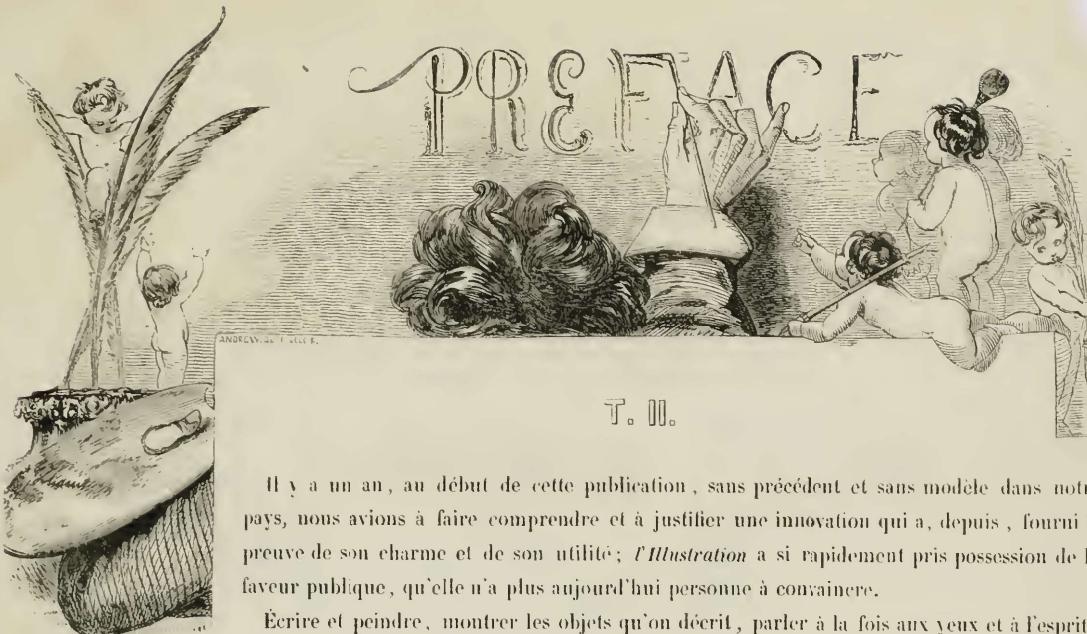
PARIS

J.-J. DUBOCHET, ÉDITEUR,
33, rue de Seine.



MARVILLE

PARIS — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP. RUE DAUERTE, 2



T. II.

Il y a un an, au début de cette publication, sans précédent et sans modèle dans notre pays, nous avions à faire comprendre et à justifier une innovation qui a, depuis, fourni la preuve de son charme et de son utilité; *l'Illustration* a si rapidement pris possession de la faveur publique, qu'elle n'a plus aujourd'hui personne à convaincre.

Écrire et peindre, montrer les objets qu'on décrit, parler à la fois aux yeux et à l'esprit, traduire les récits en images, aider l'intelligence en frappant la mémoire, tel est le problème déjà résolu dans les livres, posé et résolu par nous dans un ordre de publicité qui n'avait pas, jusqu'alors, songé à emprunter le secours de cette autre langue qui emploie, au lieu de la plume et d'accord avec elle, le crayon et le burin.

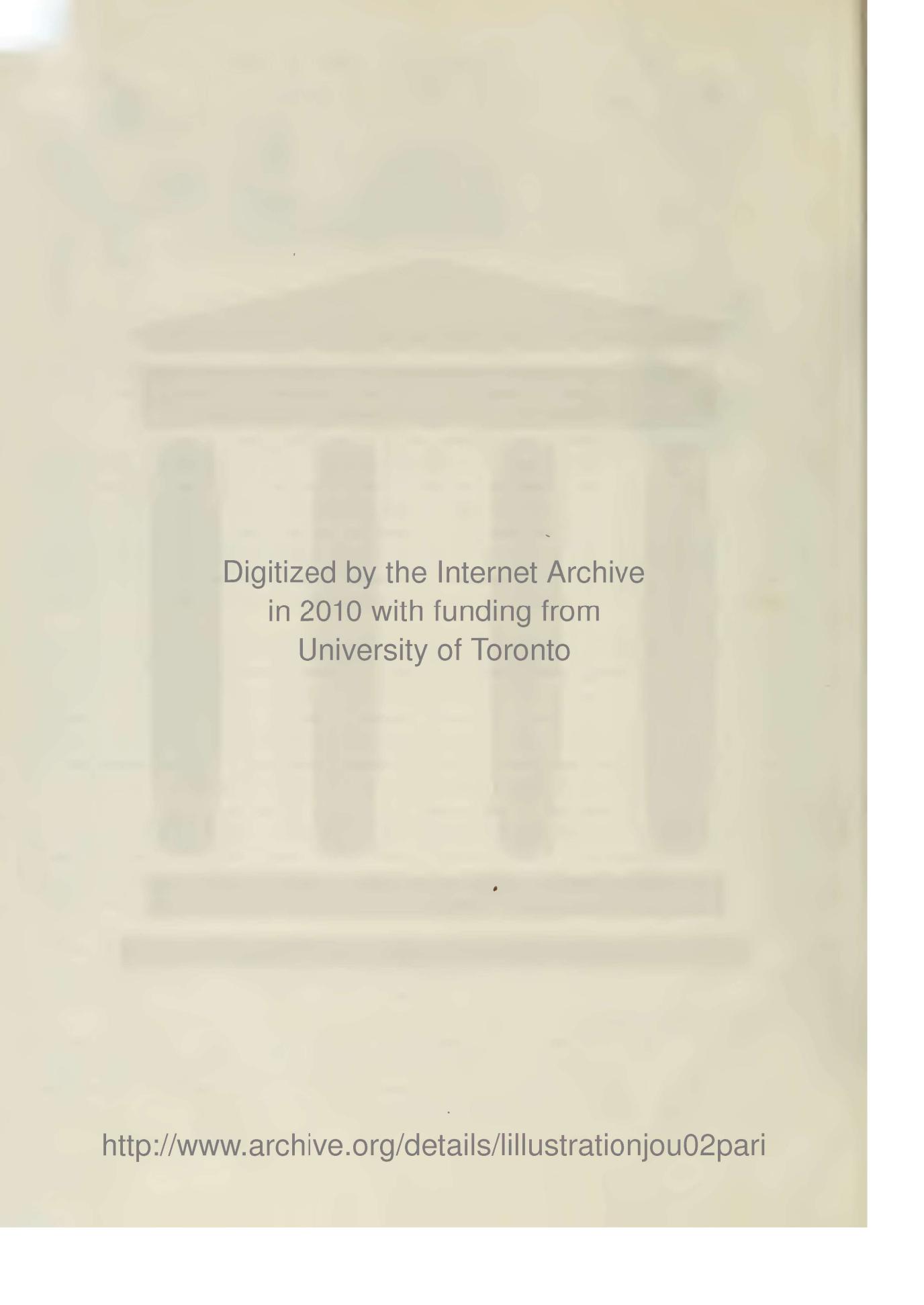
Ce n'est pas en France seulement que *l'Illustration* a rencontré une soudaine et précieuse approbation. Peu s'en faut que son titre de *Journal Universel*, qui ne devait s'entendre que de l'universalité de son domaine intellectuel, ne réponde aussi à sa publicité, déjà européenne, et qui commence à s'étendre dans les autres parties du monde avec une rapidité que les éditeurs n'avaient pu espérer, malgré leur confiance dans les chances d'une entreprise regardée par d'autres comme une opération périlleuse.

Outre les risques de fortune que des angues décourageants nous montraient au terme de cette tentative, nous avions affaire encore aux incrédules qui niaient la possibilité de traduire en gravures, presque aussi vite que par la parole, les sujets qui font la matière de notre journal. Quinze cents dessins, dont la plupart sont tirés des événements de la semaine, de la circonstance qui excitait l'attention ou la curiosité au moment de leur publication, du personnage qui occupait la scène à un jour donné de la période annuelle; quinze cents dessins, parmi lesquels il y en a un grand nombre qui sont des compositions considérables, des tableaux de genre, et souvent de grandes pages de l'histoire contemporaine, répondent pour *l'Illustration* et pour ses infatigables graveurs, MM. Best et Leloir, dont les ateliers ont trouvé le moyen de faire de chaque jour vingt-quatre heures. — Nous venons de dire le secret de *l'Illustration*.

Qu'il nous soit permis de jeter un coup d'œil rétrospectif sur une collection qui forme déjà deux volumes, pour nous rendre à nous-même ce bon témoignage que nous n'avons manqué à aucune des conditions de notre programme. Toutes les publications ne résistent pas à cette épreuve, qui consiste à rapprocher le prospectus de la table des matières pour juger l'œuvre par les engagements pris d'avance envers le public. Nous sommes heureux de n'avoir pas à redouter cette comparaison.

Nous croyons avoir, autant que l'occasion l'a exigé ou permis, accompli nos engagements. Nous avons montré du moins que nous n'en perdions aucun de vue, et que toutes les matières indiquées doivent venir à leur tour, et en leur temps, prendre place dans un recueil aussi varié et d'un fonds aussi inépuisable que la variété sans bornes des scènes dont le monde entier est le théâtre.

L'année 1844 nous offre une matière nouvelle et pleine d'intérêt dans cette grande soleunité de l'industrie, dont l'ouverture est fixée au 1^{er} mai : *l'Illustration* ne répondrait pas à son titre, et ne comprendrait pas toutes les ressources de sa double combinaison du texte et de la gravure, si elle ne devenait pas *le Moniteur* de cette exposition, dont la description, sans l'image, ne donnerait qu'une idée incomplète et insuffisante.

A faint, watermark-like illustration of classical architecture, specifically a series of columns and a pedimented entablature, serves as the background for the entire page.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/lillustrationjou02pari>

INDEX

TABLE DES GRAVURES.

AGRICULTURE.

| | |
|--|--------------|
| Animaux domestiques en Angleterre, neuf gravures..... | 380-81 |
| Dépiquage des bœufs dans les départements méridionaux..... | 285-86 |
| Moissonneur à la sape..... | 38 |
| Moissonneuse à la fauille..... | 1d |
| Moissonneuse faisant les meules..... | 9 |
| Vendanges (Les), sept gravures..... | 451-52 53 54 |

CARTES ET PLANS.

| | |
|---|-----|
| Plan de Paris indiquant les percements de rues nouvelles..... | 219 |
| Plan de la place de la Bastille..... | 224 |

CARICATURES.

| | |
|---|-----------|
| Aim Carême (L'), fils posthume de Mardi-Gras | 408 |
| Baisers (Les) du Jour de l'An, dessin de Grandville..... | 281 |
| Baisers, dix-sept caricatures..... | 180-81-82 |
| Bœuf-Gras (Caricature sur le), par Bertal..... | 400 |
| Calme de la mer (Le),..... | 261 |
| Chasseur au canon, par J.-J. Grandville..... | 36 |
| Chasseur dévastateur (Le), par J.-J. Grandville | 1d |
| Chasseur fashioniste (Le), par J.-J. Grandville..... | 37 |
| Reputation du gibier reconnaissant à la Chambre des Paix, après la discussion de la loi sur la chasse — Dessin de J.-J. Grandville..... | 14 |
| Bernier Lievre europeen (Le), par J.-J. Grandville..... | 39 |
| Bille..... | 35 |

| | |
|---|-------|
| Dessin de J.-J. Grandville..... | 38 |
| Enterrement du Carnaval..... | 409 |
| Feu de pétards sur une pendule, par J.-J. Grandville..... | 39 |
| Mer active (La),..... | 261 |
| Modes de 1843, par Grandville..... | 288 |
| O'Connell (Caricature anglaise sur),..... | 329 |
| Oraison funèbre de 1843, neuf gravures..... | 27-79 |
| Ouverture de la Chasse, dessin de J.-J. Grandville..... | 35 |

EXPOSITION DES ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

| | |
|--|-----|
| Envoye de Rome.—Le Joueur de Violon, <i>face simile</i> du dessin de M. Follet, d'après Raibaud | 104 |
| Livres de Rome.—Les éditions de Jérôme, tableau de M. Nardat..... | 105 |
| Livres de Rome — Oreste poursuivi par les Furies, statue en marbre par M. Chambard, 105 Grands prix — Arian sauvé par un dauphin, premier grand prix de gravure en médaille, par M. Merley | 105 |
| Mort d'Epaminondas (La), premier grand prix de sculpture, par M. Narcchal | 103 |
| Oéidge s'exilant de Thibes, premier grand prix de peinture, par M. Damery | 104 |

FEUILLES, CULS-DI-LAMPE, ORNEMENTS.

| | |
|--|----------------|
| Algérie — Vignettes diverses..... | 48-331-338-411 |
| Aménagement des Sciences (En tête des),..... | 16 |
| Améliorations d'Agriculture..... | 7-8 |
| Ateliers des Sciences et des Arts..... | 23 499-202-251 |
| Bibliographie (En tête de la),..... | 348 |
| Brillants de la Ville..... | 21 |
| Courrier de Paris (En tête de la),..... | 14-190 |
| Neurologue (En tête de la),..... | 305 |
| Titre de la romance initiale <i>Je l'aurais longtemps attendu</i> ,..... | 220 |

| | |
|--|-----|
| Titre de la musique intitulée <i>Entre Pise et Florence</i> ,..... | 412 |
| Un Courrier..... | 337 |

VIGNETTES ET FLEURONS DIVERS.

| |
|-----------------------------------|
| 53-92 96-140-126-455-2-30-331-370 |
|-----------------------------------|

VIGNETTES DES THÉÂTRES.

| |
|--------|
| 73-333 |
|--------|

HORTICULTURE.

| |
|----|
| 29 |
|----|

CERCLE GÉNÉRAL D'HORTICULTURE.

| |
|--|
| — Distribution des prix dans l'Orangerie du Louvre, — 29 septembre,..... |
|--|

COSTUME D'HOMME, DE HUMAINE.

| |
|-----|
| 145 |
|-----|

COSTUME DE COUR.

| |
|-----|
| 600 |
|-----|

TOILETTE D'ÉTÉ.

| |
|----|
| 32 |
|----|

TOILETTE DE VILLE.

| |
|-----|
| 112 |
|-----|

TOILETTES D'HIVER.

| |
|-----|
| 160 |
|-----|

TOILETTE DE FEMME ET D'ENFANT (D'HIVER).

| |
|-----|
| 192 |
|-----|

TOILETTE DE FEMME ET D'ENFANT (COSTUME D'HIVER).

| |
|-----|
| 210 |
|-----|

TOILETTE DE FEMME ET D'HOMME (COSTUME D'HIVER).

| |
|-----|
| 246 |
|-----|

TOILETTE DE BAL.

| |
|-----|
| 305 |
|-----|

TOILETTES DE BAL ET TOILETTES DE VILLE.

| |
|-----|
| 320 |
|-----|

TOILETTE DE VILLE.

| |
|-----|
| 336 |
|-----|

TOILETTE DE CHASSE.

| |
|-----|
| 368 |
|-----|

TRAVESSINEMENTS — COSTUME SUISSE — BATAILLERIE — Mousquetaire.

| |
|-----|
| 384 |
|-----|

TRAVESSINEMENTS.

| |
|-----|
| 410 |
|-----|

TROPHÉE DE CHASSE.

| |
|-----|
| 176 |
|-----|

PORTRAITS.

| |
|-----|
| 344 |
|-----|

ABERDEEN (Lord).

| |
|----|
| 24 |
|----|

ALAMAN (Dom Lucas).

| |
|-----|
| 246 |
|-----|

ALBERT (Le prince).

| |
|----|
| 23 |
|----|

BERTHARD (Le général), décédé le 1^{er} février.

| |
|-----|
| 369 |
|-----|

BERNADOTTE, roi de Suède et de Norvège.

| |
|-----|
| 384 |
|-----|

BUFFE.

| |
|-----|
| 229 |
|-----|

BRUNE, décédé à Rouen le 25 décembre 1843.

| |
|-----|
| 289 |
|-----|

BURDett (Sir Francis).

| |
|-----|
| 355 |
|-----|

BUSTAMANTE (Le général).

| |
|----|
| 81 |
|----|

CABALLERO (M.), ministre de l'Intérieur (Espagne).

| |
|-----|
| 194 |
|-----|

CHENER (Marie-Joseph).

| |
|-----|
| 261 |
|-----|

DEVIGNE (Casimir).

| |
|-----|
| 237 |
|-----|

DUCAL (Charles).

| |
|----|
| 26 |
|----|

DUNIZET (M.).

| |
|-----|
| 204 |
|-----|

DUPIN aine (M.).

| |
|----|
| 99 |
|----|

DURET (M.).

| |
|-----|
| 162 |
|-----|

EMPEREUR (L') de la Chine.

| |
|-----|
| 233 |
|-----|

EYWARD (Le colonel).

| |
|-----|
| 223 |
|-----|

FORNASARI (M.).

| |
|-----|
| 149 |
|-----|

MÉDAILLES.

| |
|-----|
| 315 |
|-----|

SYSTÈME DE CHEMIN DE FER DE M. LE MARQUIS DE JOURFROY.

| |
|---|
| — FIG. 1. — Elevation de la locomotive. |
|---|

| |
|-----|
| 295 |
|-----|

SYSTÈME DE CHEMIN DE FER DE M. LE MARQUIS DE JOURFROY.

| |
|------------------------------------|
| — FIG. 2. — Plan de la locomotive. |
|------------------------------------|

| |
|-----|
| 1d. |
|-----|

SYSTÈME DE CHEMIN DE FER DE M. LE MARQUIS DE JOURFROY.

| |
|--|
| — FIG. 3. — Wagons du nouveau système. |
|--|

| |
|-----|
| 316 |
|-----|

SYSTÈME DE CHEMIN DE FER DE M. LE MARQUIS DE JOURFROY.

| |
|---|
| — FIG. 4. — Wagons en usage sur les chemins de fer actuels. |
|---|

| |
|-----|
| 1d. |
|-----|

MÉDAILLES.

| |
|-----|
| 315 |
|-----|

ÉCOLE NORMALE (Médaille de l').

| |
|--------------|
| par M. BOVY. |
|--------------|

| |
|----|
| 83 |
|----|

MOLERE (Médaille de).

| |
|-----|
| 328 |
|-----|

VATTENARE (Médaille de M. Alexandre).

| |
|---|
| 4 |
|---|

Victoria (Médaille de la reine).

| |
|-----|
| 494 |
|-----|

MODES.

| |
|-----|
| 315 |
|-----|

BIJOUTERIE, cinq dessins.

| |
|-----|
| 272 |
|-----|

BRACELETS VICTORIA.

| |
|----|
| 48 |
|----|

CHAPEAUX, trois dessins.

| |
|-----|
| 112 |
|-----|

| | | | | | | | |
|--|-----|--|-----------|---|-----|--|-----|
| Théâtre portatif de campagne. — Développement partiel. | 46 | Une prédication du père Mathew. | 69 | de Seine-et-Oise. — Vue générale du côté du parc. | 233 | Hôtel Lambert — Galerie dite Lebrun, servant de salon de conversation pendant le bal. | 333 |
| Torrents. — Plan de la Vallée de la Durance. | 478 | Une Ecurie portugaise dessin à la plume fait par don Fernando, roi de Portugal. | 73 | Colonie agricole de Petit-Bourg. — Vue générale du côté du préau, au moment de la récréation des colons. | 224 | Lanterne (La) de Diogène. | 36 |
| Torrents. — Coupe d'un torrent. | Id. | Une Chasse dans un hôtel de la rue Saint-Honoré. | 169 | Corps de garde de la Bassière. | 224 | Longwood, maison habitée par Napoléon à Sainte-Hélène. | 321 |
| Traite des Nègres. — Nègres conduits à la côte. | 120 | Vision de saint Hubert. | 168 | Cour du bateau de la Reine (Vue extérieure de la). | 325 | Maison de Jasmin. | 463 |
| Marché d'esclaves. | Id. | Voiture (La) de mariage de l'empereur du Brésil. | 32 | Fabriqué actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen le mardi 25 novembre 1843. | 241 | Maison d'O'Connell — Merrion-Square. | 324 |
| Nègres dans les entraves. | Id. | Voiture (La) | 41 | Etat actuel des constructions des nouvelles Chambres du Parlement anglais. | 355 | Marche Bonne-Nouvelle (Entrée sur l'impasse Mizagran du nouveau). | 311 |
| Carcasses servant à enchaîner les esclaves pour les conduire de l'intérieur des terres jusqu'au lieu de l'embarquement. | Id. | L'oyages en Zigzag. — Seize gravures.... | 251-52-53 | Etat actuel des constructions des nouvelles Chambres du Parlement anglais. | 355 | Marche Bonne-Nouvelle (Vue intérieure du). | 311 |
| Barres de justice, colliers, cadenas, et de servant à enchaîner les esclaves à bord du navire. | Id. | Wagon de la reine d'Angleterre. — Vue extérieure (du). | 232 | Manoir du duc de Beaufort, à Malicorne. | 290 | | |
| Nègrier chargeant ses noirs. | 121 | Wagon de la reine d'Angleterre (Intérieur du). | Id. | Manoir de Malicorne (Vue du pendant l'inauguration). | 323 | | |
| Coupe de profil d'un navire négrier. | Id. | STÈS. | | Monument élevé par les Ecossais à la mémoire des Prisonniers français. | 221 | | |
| Vue de la batterie basse d'un navire négrier. | Id. | Bahia (Vue de). | 84 | Pont de la Cité, nouvellement construit entre la Cité et l'Île Saint-Louis. | 229 | | |
| Vue des deux étages situés à l'arrière au-dessus des deux batteries. | 122 | Brême (Maison de) à Rouen. | 293 | Pothou. — Vue de la fontaine du), à Spa. | 87 | | |
| Coupe de face de navires négriers à une et deux batteries. | Id. | Camp de Lyon. | 97 | Saintes. — Arc de triomphe de Germanicus, récemment démolie. | 212 | | |
| Trepont (L.). — Départ de la reine d'Angleterre. | 41 | Chambre des Lords ayant l'incendie de 1834. | 336 | Stilles (Les) de Sainte-Gertrude, à Louvain. | 301 | | |
| Un Grand Lever de la reine d'Angleterre. | 289 | Id. — Communes ayant l'incendie de 1834. | 337 | Vesuve (Maison de l'Ermitage du). | 404 | | |
| | | Colonne agricole de Petit-Bourg, département | | Vesuve (Coupe du cratère du). | 1d | | |
| | | | | Washington (Le capitole de). | 232 | | |

TABLE DES ARTICLES.

| | | | | | | | |
|---|--|---|--|--|-----------------------------------|--|-----|
| Académie des Beaux-Arts. — Exposition des Grands Prix et des Envois de Rome. — Séance annuelle. | 103 | Cour de Gérôlestein (La) — Palais-Royal. | 293 | Jacquot. — Variétés. | 432 | Tenancier militaire de Saint-Germain. | 345 |
| Académie des Sciences. — Compte rendu des séances des deuxièmes et troisième trimestres. | 394 | Daniel le Tambour. — Gymnase. | 234 | Jean Lenoir. — Gymnase. | 434 | Péris (Reprise de la). — Opéra. | 212 |
| Accidents sur les Chemins de fer (Des). — Statistique. | 71 | De l'autre côté de l'Eau. — Souvenirs d'une promenade. | 6-18.50-43-227-315 | Je t'ai bien longtemps attendu. — Romance Musique de M. Allix Bureau; paroles de M. Henri Blaze. | 221 | Petits Poèmes du Nord. | 45 |
| Accident du 10 novembre sur le Chemin de fer de Versailles (rive droite). — Différents systèmes pour prévenir les accidents. | 152 | Deserteur (Le) — Opéra-comique. | 161 | Petits Ménages du Jour de l'An (Les). | 283 | | |
| Agriculture. — Labour et Moisson. | 7 | Desstruction des monuments historiques (De la). | 214 | Petits Ménages du Jour de l'An (Les). | 283 | | |
| Id. — Concours de Poissy. — Animaux domestiques en Angleterre. | 379 | Diorama. — Nouveaux tableaux. | 72 | Petit-Atelier, en plein vent (Les). | 311-37-38 | | |
| Aménagements en eau. | 61 | Dom Sébastien, roi de Portugal. — Opéra. | 230 | Pierreries Landais. — Odéon. | 132 | | |
| Aménagement et amélioration des voies publiques à Paris. | 218 | Dom Francisco Martinez de la Rosa. | 2 | Piocheurs et Flaneurs. — Variétés. | 212 | | |
| Appréciements de Paris. — Nouveau marché Bonne-Nouvelle. | 341 | Dot Quichotte et Sancha Panca. — Cirque-Olympique. | 132 | Plan de la place de la Bastille. — Explication des signes et chiffres du plan donne page 224. | | | |
| Armée. — Chasseurs à cheval. — Nouvel uniforme. | 125 | Dos Gravell Alvarez. — Fantaisie maritime. | 393-406 | Flâneries et Misères de l'Hiver. | 260 | | |
| Amusements des Sciences. | 46-32-80-96-112-114-161-176 1-2-221-236-32-352-334-416 | École des Princes (L.). — Odéon. | 85 | Procession seculaire de Fourvières, et pose de la première pierre du pont du Chang à Lyon. | 113 | | |
| Belisario. — Théâtre-italien. | 149 | Erin (L'). — Patineuse, sur l'Héritage de ma Femme. | 73 | Projet d'une Caisse de pensions de retraite pour les Classes laborieuses. | 138 | | |
| Bernadotte, 1765-1814. — Notice biographique. | 385 | Entres-Trompes (Les). | 214-309 | Procédé Rouillé (Le). | 235 | | |
| Bohemians de Paris (Les). — Ambigu-Comique. | 85 | Entre-Pis et Florence. — Musique de M. Gustave Hequet; paroles de M. Philippe Burmester. | 412 | Projet de perfectionnement de la Navigation à la Vapeur, et suppression de la Cheminée dans les bateaux, par M. Lefebvre. | 294 | | |
| Bretan de Trouvères. — Palais-Royal. | 118 | Finistère et Constructions nouvelles à Paris. — Porte de la République. | 229 | Prochaine inauguration du Monument de Mortier (De la). | 316 | | |
| Cagliostro. — Opéra-Comique. | 409 | Flâneries publiques. | 288 | Physiologie de la Rose. | 302 | | |
| Tandis-labores offerte à Louis Philippe par le roi d'Holdenay. | 97 | Flânerie de la ville de Paris, et de l'Éclairage au gaz. | 372 | Quelques réflexions sur l'Apprentissage. | 31 | | |
| Camps d'instruction. — Camp de Lyon. | 97 | Fondes comiques. — Le Trembleur, ou les Lectures dure-prix. | 332-378 | Question de l'Enseignement (De la). | 402 | | |
| Capitaine Lambert (Le) — Gymnase. | 132 | Ere. — Théâtre-Français. | 164 | Regates du Havre (Les). | 27 | | |
| Caprices du Coeur (Les). | 298 | Explosion de gaz à Londres. — Moyen de prévenir de semblables accidens. | 54 | Révolution du Mexique. | SI-12-226-236 | | |
| Carte sur le Bayul-Gras. | 313 | Exposition de Fleurs et Fruits dans l'Orangerie des Tuilières. | 65 | Revue Algérienne. | 196-225-261-311-401 | | |
| Carte sur le Bayul-Gras. | 319 | Fauftasma (R.). — Théâtre-Italien. | 261 | Romanciers contemporains. — Charles Dickens. | 26-58-105-130-153-214-234-326-337 | | |
| Classes d'hiver. — La Chasse aux Canards. | 338 | Fête des Loges. — 3 septembre. | 47 | Saint-Hubert (Le). | 167 | | |
| Chasse (De la) et du Braconnage. | 396 | Id. — Saint-Louis, à Tunis. | 55 | Sainte-Cécile (La). | 499 | | |
| Château de Falanga (Le). — Galette. | 118 | Fin des Environs de Paris. — La Fête de Saint-Cloud. | 141 | Scène scénestrielle de la Société Philotechnique. | 235 | | |
| Chemin de fer de Londres à Folkstone. — Voyage de Boulogne à Lumbras en six heures. | 101 | Fêtes de Septembre (Les), à Bruxelles. | 23-25, 26, 29 septembre 1843. | Simulacre d'un combat naval dans la rade de Brest. | 84 | | |
| Chronique musicale. | 310-311 | Fille du ciel (La). — Delassances-Comiques. | 418 | Stella. — Gaieté. | 212 | | |
| Coiffret donné par le Roi à la reine Victoria. | 97 | Fragments d'un Voyage en Afrique. | 338-371 | Sur les Toits. — Voyage en Espagne. | 73 | | |
| Collection de dessins de M. A. Vatteneare. | 73 | Garderie (Le). — Odéon. | 321 | Theatre portatif de campagne. | 16 | | |
| Colonne d'enfants panthères. — Petit-Bourg. — Scène et Oise. | 213 | Haussard et Cabonnie. — Nouvelle traduction de l'allemand, de Wilhelm von Hiller. | 341 | Theatre royal-italien. — Iberiaro, ou la servitude révolteuse, par Bertal. | 180 | | |
| Considérations météorologiques sur le mois de décembre 1843. | 3 | Histoire de la Semaine. | 61-82-9-112-121-147-162-183-193-2-9-231-241-252-281-307-321-337-34-371-387-401 | Theatre (Des) et du Drat perçut sur leurs rétines. | 199 | | |
| Coots. — Expérience du 27 août 1813. | 3 | Homme blasé (L'). — Vaudeville. | 212 | Tidére. — Théâtre-Français. | 240 | | |
| Correspondance. — Réponses. | 382-383-400 | Horloger qui débute (L'). — Nouvelle amateur. | 321 | Torrents (Les) des Hautes-Mœs, le Rhône et les Inondations. | 177 | | |
| Id. — Lettre de M. Goupil-Esquel. | 234 | Hudson Lowe. | 321 | Totid Pard. — Odéon. | 118 | | |
| Correspondance. — Lettre de M. le bibliophile, dû à laquelle suivit la réponse de M. T. ... | 250 | Inauguration de la statue de Béhalat sur la place de la Grenette, à Bourg. | 3 | Iratre et de l'Escalade (De la). | 119 | | |
| Correspondance. — Lettre de M. O. N. à M. le Directeur de l'Illustration. | 251 | Inauguration de la statue de Henri IV, à Paris. | 20 | Patrice (La) ou l'Emploi des Richesses — Théâtre-Français. | 231 | | |
| Correspondance. — Lettre de M. Achille Kermadec à M. le Directeur de l'Illustration. | 345 | Inauguration de la statue du roi René, à Angers. | 33 | Un Jour d'orage — Gymnase. | 73 | | |
| Correspondance. — Lettre d'un amateur de Bordeaux à M. le Directeur de l'Illustration. | 252 | Inauguration de la statue de Valde de l'Epée, à Versailles. | 14 | Un Amour en province. | 74-99 | | |
| Tourneur de Paris. | 1-23-34-5-51-58-114-131-159-161-179-191. 210-229-233-238-231-1-161 | Inauguration de la statue de l'abbé de l'Epée, à Paris. | 296 | Un Mépris parisien. — Théâtre-Français. | 338 | | |
| Courses au Champ-de-Mars. | 129 | Inventions nouvelles. — Système de Chemin de fer de M. le marquis de Joncmay. | 314 | Une Soirée orientale à Paris. | 4 | | |
| | | Inventions nouvelles. — L'acrostichon sur les Chemins de fer. — L'ectification. | 326 | Une Visite au poète Jasmin. | 135 | | |
| | | Italien et le Bas Breton (L'). — Munon — Gymnase. | 212 | Une Bouteille de Champagne. — Nouvelle. | 165-186 | | |
| | | | | Une nouvelle charge de Danton. | 208 | | |
| | | | | Une idée de Médecin. | 233 | | |
| | | | | Vatteneare (M. A.) et son projet d'échange. | 4 | | |
| | | | | Vendanges (Les). | 451 | | |
| | | | | l'Engour (Le) — Cirque-Olympique. | 260 | | |
| | | | | Vesuve (Le). | 433 | | |
| | | | | Visite de la reine d'Angleterre au roi Louis-Philippe. | 23-39-52 | | |
| | | | | Voitine (La) de mariage de l'empereur du Brésil. | 32 | | |

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

SCIENCES

- Cours complet de Météorologie, traduit de Kaenitz par A. Martins..... 235
 Encyclopédie des Chemins de fer et des Machines à vapeur par E. Tournevu..... 417
 France statistique (1a), par A. Legoyt..... 414
 Œuvres de Bernard Palissy..... 334

PHILOSOPHIE. — MORALE. — EDUCATION.

- De l'influence du Christianisme sur le droit civil des Romains, par M. Troplong..... 142
 Kahlale (1a) ou la philosophie religieuse des Hébreux, par Franck..... 318
 Livre (le) des mères de famille et des institutrices, sur l'éducation pratique des femmes, par mademoiselle Nathalie de Lajobais..... 222
 Philosophie sociale de la Bible, par l'abbé Clermont..... 14

GEOGRAPHIE. — VOYAGES.

- Chine ouverte (1a), par Old Nick et A. Borget. 682
 Éléments de Géographie générale, par A. Balbi. 44

HISTOIRE. — MEMOIRES.

- Abécédaire de l'histoire de la Suede, par Lemoinne.... 398
 Belgique monumentale, artistique et pittoresque (1a)..... 299
 Césars (Les), par M. le comte de Champaigny.... 310
 Diplomates européens (Les), par Capelletti.... 400
 Etudes d'histoire et de biographie, par Bazin.... 414
 Faits memorables de l'histoire de France, par Michelant..... 217
 Fastes de Versailles, par H. Fortoul.... 474
 Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien..... 490
 Histoire de Dix Ans, par Louis Blanc.... 412
 Id. de la Confédération suisse..... 222

- Histoire de la Confédération maritime de France.... 234
 Id. universelle, par Cesari Cantu. (4 vol.).... 318
 Id. de France, par Henri Martin.... 314
 Id. militaire des Elephants, par M. Armand.... 351
 Histoire des États européens, par le vicomte de Beaumont Vassy (t. II). Suede et Norvège, Danemark, Prusse.... 393
 Histoire de France, Louis XI et Charles le Téméraire (t. VI), par Michelet.... 414
 Mémoires de Barère.... 318
 Id. de madame de Staél.... 44
 Tenté de Charles le Temeraire (1a)..... 309

LEGISLATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE.

- Annuaire de l'Économie politique, pour 1814. 366
 Cours de Droit administratif, par A. Trolley. Id.

LITTÉRATURE. — ROMANS. — CRITIQUE.

- POÉSIE

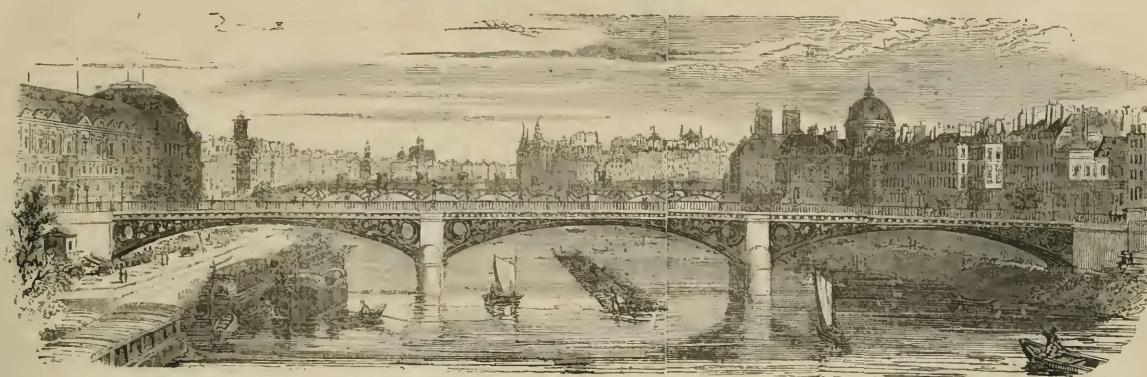
- Ahasverus, par E. Quinet..... 73
 Autre Monde (1c), par Grandville..... 198

- Bibliothèque dramatique de M. de Solemme.... 222
 Catalogue général des Livres composant les bibliothèques du département de la Marine et des Colonies, par M. Bajot.... 238
 Catalogue d'une belle collection d'Autographes.... 340
 Collection des Auteurs latins, par Nasaré.... 78
 Contes du Boege, par Ed. Ourlaet.... 110
 Cour de Littérature dramatique par St.-Marc Girardin.... 282
 Esquisses de la vie d'artiste, par Paul Solini.... 318
 Essai de la Fontaine avec notes, par M. G. russ.... 110
 Histoire comparée des Littératures espagnole et française, par Ad. Puibusque.... 306
 Ilia (l') et l'Odyssée, traduction nouvelle, par Guigot.... 14
 Jardins (Les), par Delille.... 238
 Œuvres de Racine, avec les notes de tous les commentateurs.... 208
 Recherche de l'inconnu (1a), par A. Delavergne.... 173
 Rues de Paris (Les)..... 126
 Tom Pouce (Nouvelles et seules véritables aventures de), par Stahl.... 267
 Voyage où il vous plaira, par T. Johannot, A. de Musset et P. Stahl.... 173



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c.— La collection mensuelle br., 2 fr. 75

N° 27. VOL. II. — SAMEDI 2 SEPTEMBRE 1845.

Bureaux, rue de Sèine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'Etranger. — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Incendie du théâtre de l'Opéra, à Berlin. Gravure. — Courrier de Paris. — Don Francisco Martinez de la Rosa. Portrait. — Inauguration de la Statue de Bléhaut, sur la place de la Grenette, à Bourg. Statue de Bléhaut, par David (d'Angers). — M. A. Wattemare et son projet d'échange. Médaille. — Une Solice orientale chez M. H. Gravure. — Coots. Portrait et Exercices de Coots. — De l'autre côté de l'Eau, souvenirs d'une promenade, par O. N. — Agriculture, Labour et Moisson. Attributs; Moissonneuse à la Sape; Moissonneuse à la Fauvette; Moissonneur à la Fauz; Dépiquage des Blés dans les départements méridionaux; Moissonneurs faisant des Meules. — On ne s'assise jamais de tout. Chansonnette. Musique. — Marguerite Pustaria, Roman de M. César Cantù. Chapitre V, la Conjuration. Six Gravures. — Bulletin bibliographique. — Années — Théâtre portant de Campagne. Deux Gravures. — Amusements des Sciences. Gravure. — Rébus. Une Devise de Confiscut; Enseigne.

Incendie du théâtre de l'Opéra.

A BERLIN.

Un incendie vient de détruire le théâtre de l'Opéra de Berlin, c'était le soir du 18 août; l'élite des Berlinois avait assisté à une représentation *par ordre* dans laquelle madame Pauline Viardot avait excité le plus vif enthousiasme. Le bruit des applaudissements vibrat encore, quand, sur les dix heures et demie, les soldats du grand corps-de-garde situé en face du théâtre en vinrent juiller des tourbillons de fumée. L'officier de garde, à la tête d'une escouade, pénétra intrépidement au milieu des flammes, et parvint à sauver une collection précieuse de partitions. A onze heures, une foule considérable s'empressait autour de l'édifice, tant pour porter des secours que pour observer à cet aveugle instinct de curiosité qui trouve à se satisfaire même au milieu des plus grandes catastrophes. Le prince de Prusse, en uniforme de général, dirigeait le travail des pompiers; autour de lui étaient accourus le prince Albert, le prince Woldmar, le prince Étienne d'Autriche, le prince Adelbert et le prince Auguste de Wurtemberg. Le roi lui-même, Frédéric-Guillaume IV, les rejoignit à sept heures du matin. Grâce au zèle qu'on déploya, le feu ne consuqua que les instruments de musique et une partie de la garde-robe. Le magasin des décorations se trouvant dans un autre bâtiment, on n'a perdu que celles qui avaient servi à la représentation de la veille. On a pu préserver les édifices voisins, le palais du prince de Prusse, celui du comte de Nassau (ex-roi de Hollande), et la Bibliothèque Royale; on avait fait toutefois des préparatifs pour enlever les livres en cas d'urgence.

La toiture s'est écroulée à minuit et demi, et il ne reste plus aujourd'hui, de ce remarquable monument, que des pans de murs crevassés et noircis.

Ce théâtre, commencé en 1740, avait été inauguré, le 7 dé-

cembre 1742, par la représentation de *César et Alexandre*, opéra de Graun; il était situé à l'extrémité de l'avenue Unter den Linden (sous les tilleuls), à l'angle de Fredericks-Strasse. Six colonnes corinthiennes décorent la façade, dont la plinthe portait cette inscription :

Les statues de quelques auteurs dramatiques allemands étaient placées dans des niches extérieures. La salle, longue de 34 mètres (116 pieds), large de 54 mètres (105 pieds), avait quatre rangs de loges, un parquet, un parterre, et pouvait contenir près de 2,500 spectateurs.

Plusieurs scènes du dernier roman de madame Sand, la Comtesse de Rudolstadt, se passent à l'Opéra de Berlin.

FREDERICUS REX APOLLINI ET MUSIS.



(Incendie du Théâtre de Berlin.)

Courrier de Paris.

Il y a quelques jours, des hommes de lettres, des écrivains politiques s'étaient réunis et suivraient un modeste cercueil: le mort qui s'en allait à sa dernière demeure avec cette escorte avait été un honnête homme et un homme de talent.

Tous les journaux, en annonçant cette fin prématurée de Bert, ont rendu justice, sans distinction de bannière et sans ressentiment de parti, aux nobles qualités de son esprit et de son âme, que rehaussaient la simplicité et la modestie, deux

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

parable faute de Napoléon, surprit don Martinez au milieu de ses travaux littéraires ; il publiait à Salamanque un cours de littérature et de philosophie. L'indépendance nationale trouva en lui un éloquent défenseur ; il ferma ses livres, renonça à ses douces et studieuses occupations, et mit sa plume au service de cette noble cause. Il se fit journaliste et contribua puissamment à développer les généreux instincts populaires, force mystérieuse contre laquelle se brisa la puissance gigantesque de l'Empereur.

Après l'invasion de l'Andalousie, quand le droit fut un instant cédé à la force, don Martinez se réfugia à Cadix, et de là il passa en Angleterre, triste exil où il ne cessait de regretter la patrie absente et opprimée, sentiment plein d'amertume qui lui inspira quelques-unes des ses plus remarquables poésies. *El Recuerdo de la patria* (le Souvenir de la patrie), en tre autres, est à lui seul un petit poème aussi remarquable par la délicatesse du rythme que par les sentiments tendres et élevés qu'il exprime. Qu'il importe à l'exil les splendeurs de cette cour opulente, les richesses industrielles de l'Angleterre, et ces femmes blanches et roses, aux yeux plus bleus que l'azur du ciel, aux cheveux qui paraissent de l'or pur ? Les gracieux yeux noirs, le pied léger, le teint brun des femmes de la patrie n'éfacent-ils pas ces froides beautés du Nord ? Une triste et touchante invocation au fleuve paternel, *Padre Dáuro*, termine cette plainte harmonieuse.



(Don Francisco Martínez de la Rosa.)

Le temps de l'exil ne fut pas seulement consacré à des rejets stériles, le littérateur reprit ses travaux interrompus et publia à Londres, en 1811, un poème en six chants où furent réunies toutes les règles de l'art poétique espagnol. Cet ouvrage manqua à la littérature nationale. La compilation de principes rassemblés sans ordre et sans méthode par Juan de la Cueva était le seul code poétique de la poétique espagnole, et don Leandro Fernandez de Moratin avait signalé ce vide regrettable. Notre jeune poète se proposa de le remplir, et son poème, auquel il a joint des notes fort étudiées, pleines d'érudition et d'idées justes, lui assigna dès lors une place élevée dans la littérature contemporaine. Il publia en même temps des appendices sur la poésie didactique, sur la tragédie et la comédie, études sérieuses qui complèteront l'œuvre de Juan de la Cueva.

Mais la bouillante ardeur du patriottisme espagnol ne suffit pas longtemps l'opposition étrangère. L'insurrection, qui jusqu'ici avait marché sans ordre et sans but, sans chef pour diriger et coordonner tous ses efforts, s'organisa enfin. A la jupe suprême avait succédé un gouvernement constitutionnel dirigé par les Cortes au nom du roi Ferdinand, alors prisonnier en France.

Don Martinez de la Rosa quitta l'Angleterre et vint aussitôt offrir ses services au gouvernement national. La prise de Saragosse et les meilleurs qui avaient suivi l'héroïque résistance de cette énergie cité lui inspirèrent un poème intitulé *Saragossa, cri d'indignation et de douleur qui fut répété par toutes les bouches et commença la réputation du poète*.

Peu de temps après, il fut rappelé à Cadix, pendant que l'armée française en faisait le siège, sa tragédie de la *Veuve de Padilla*, un des sujets les plus populaires de l'Espagne. Cette œuvre dramatique, que la lecture des tragédies d'Aflier avait inspirée à don Martinez, eut un prodigieux succès ; elle fut représentée, non pas une fois, que les bombes françaises menaçaient, mais dans une baraque où la foule se pressait pour voir cette grande figure historique, cette *tirana de Toledo*, comme dit un historien, que *todos le acataban no como a mujer mas como a varon hercico*.

Ces succès désignèrent le jeune poète à l'attention des Cortes, qui étaient alors alliés à toutes les cours européennes. Don Martinez fut chargé de diverses missions diplomatiques, et lorsque la catastrophe de 1814 eut entraîné avec elle le trône du faible Joseph, les électeurs envoyèrent à la première assemblée des Cortes constitutionnelles le poète patriote qui avait chanté les gloires et les malheurs de la patrie en face de ses injustes oppresseurs.

On sait comment Ferdinand VII reconnut les services des patriotes constitutionnels qui lui avaient conservé son trône. Don Martinez fut enveloppé dans la proscription générale et exilé en Afrique. Là encore il s'inspira des souvenirs de la patrie et écrivit sa tragédie de *Horayata*, un des plus poétiques épisodes de ces longues guerres de Grenade si naïvement racontées par les romanceros et les historiens contemporains.

La révolution de l'île de Léon, en 1820, rendit don Martinez à la liberté et l'associa de nouveau au mouvement politique, dont il allait être bientôt un des chefs importants. Élu député par Grenade, sa ville natale, il ne tarda pas à recevoir des ses collègues un témoignage élatant de l'estime qu'ils attachaient à son beau caractère et à ses talents : il fut appelé à la présidence des Cortes. En 1822, Ferdinand nomma don Martinez da la Rosa ministre des Affaires étrangères, et le chargea de composer le cabinet. La ligne de conduite prudente et ferme, la politique modérée du nouveau ministre, susciteront contre lui les partis extrêmes, les *communeros* et les *descasados*. Il fut renversé le 7 juillet 1822, et Ferdinand n'avait plus le choix qu'entre un libéralisme outré et le pouvoir royal, n'hésita pas un seul instant.

La contre-révolution obliga le nouveau don Martinez à la fuite ; mais cette fois il put suivre l'inspiration de son cœur, et vint se fixer en France, où il demeura pendant sept ans. Il publia en 1826, à Paris, une édition de ses œuvres où se trouve, en outre de celles que nous avons citées déjà, la spirituelle comédie de la *Nina en casa y la madre en la Música*, une traduction en vers de l'épître d'Horace aux Pisons et la tragédie d'*Oélie*.

Pendant son séjour en France, nos mœurs, notre esprit, notre langue, lui devinrent tellement familiers qu'il composa pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame historique intitulé : *Aben-Huneya, ou les Maures sous Philippe II*.

Mais le contre-coup de la révolution de Juillet qui se fit sentir en Espagne rappela bientôt l'exilé dans sa patrie. La chute du ministère Zéa-Bernuy appela une fois encore aux affaires le parti modéré dont Martinez da la Rosa était devenu le chef. Le 15 janvier 1853, la reine-reine le choisit pour ministre des affaires étrangères et lui confia la présidence du conseil. Des actes empreints de grandeur et de sagesse signalèrent son administration. Les *Mina*, les *Quiraga*, les *Isturitz*, et tous ces proscrits illustres dont il avait partagé les efforts, les espérances, les dangers, furent rappelés par lui dans la mère patrie. Le 10 avril, il publia l'*Estatuto real*, œuvre pleine de sens et de modération, qui régla la limite du pouvoir royal et celle du pouvoir populaire.

Mais l'Espagne n'était pas près encore pour ce régime tempéré ; les passions politiques étaient loin d'être amorties, et de longues et arides divisions devaient décliner encore le sein de ce malheureux pays. La triste victoire d'Espartero sur la reine-régente éloigna une fois encore don Martinez de sa patrie. Il rentra en France, où il retrouva cette douce hospitalité qui seule pourraient consoler de l'exil, si quelque chose pouvait en consoler. Il reprit ses travaux littéraires, et publia en 1856 un nouveau volume où se trouvent de charmantes poésies légères, douce et riante mélodie au milieu de laquelle on entend de loin en loin une note sombre et douloureuse : c'est le cri de souffrance de l'exilé. Nous citerons entre autres la *Sociedad, la Muerte*, un sonnet intitulé *Mis Peinas*, et cette inscription pour le tombeau d'un émigré : « Que la terre te fasse douce et légère... si la terre étrangère peut l'être jamais ! »

Appelé, au mois de mai dernier, à présider le neuvième congrès historique réuni dans une des salles du Luxembourg, il y prononça un discours fort remarquable dont nous avons indiqué le sujet au commencement de cette notice. Il y dépeint une ligue d'érudit, un esprit vif et pénétrant, une observation fine et profonde, qui excèdent plus d'une fois les applaudissements de la savante assemblée.

Les événements qui se présentent en Espagne y rappellent don Martinez, dont l'avenir se lie désormais à celui de la prospérité, de la gloire et de la vraie liberté de sa patrie.

INAUGURATION DE LA STATUE DE BICHAT

SUR LA PLACE DE LA GRENETTE, A BOURG.

Dans les premiers mois de 1794, par une froide matinée d'hiver, une foule de jeunes gens se pressaient sur les bancs de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu, où professait l'illustre Desault. Bientôt celui-ci entra aux applaudissements de son nombreux auditoire, et appela l'élève qui devait, suivant l'usage, analyser la leçon de la veille. L'élève désigné ne se présentait pas, le professeur demanda si quelqu'un dans l'auditoire pouvait le remplacer.

On vit alors se lever un jeune homme d'un extérieur modeste ; nouvellement arrivé à Paris, il n'était connu que de bien peu de ses condisciples, et ce fut avec quelque embarras qu'il prit la parole au milieu d'un profond silence. Mais bientôt un murmure d'approbation courut dans l'amphithéâtre ; la pureté de son style, la netteté de ses idées, l'exactitude de ses résumés, annonçaient un professeur plutôt qu'un éludiant. Quand il eut fini sa lecture, Desault, vivement impressionné, le fit approcher de lui, et lui adressa la parole avec ce ton basque mais plein de honte qui lui avait valu parmi ses élèves le surnom de bourru bienfaisant : « Mon ami, lui

dit-il, quel âge avez-vous ? — Vingt-deux ans, monsieur. — Qui êtes-vous ? — A Thoirette, dans la Bresse, actuellement département du Jura. — Depuis combien de temps étudiez-vous la chirurgie ? — Depuis trois ans. — A Paris ? — Non, monsieur, je n'y suis que depuis quelques mois ; c'est à Lyon que j'ai commencé mes études. — Vous y avez suivî les cours de Marc-Antoine Petit ? — Oui, monsieur ; et même ce professeur a bien voulu m'assister à quelques-uns de ses derniers travaux. — C'est un grand chirurgien, il vous a deviné, et moi aussi je vois ce que vous êtes et ce que vous deviendrez un jour. »

Il entraîna le jeune homme vers une embrasure de fenêtre : « Écoutez, lui dit-il, vous êtes bien jeune pour vivre seul dans une grande ville ; de bons conseils ne vous seront pas inutiles ; les études à Paris sont coûteuses et demandent à être bien dirigées ; venez chez moi, vous y serez protégé comme mon fils, vous profiterez de mon expérience, et vous succéderez un jour... bientôt peut-être. »

Et comme le jeune homme, tout surpris d'une offre pareille, semblait hésiter : « C'est entendu, lui dit-il ; après la leçon je vous emmène avec moi. À propos, comment vous nommez-vous ? — Xavier Bichat. »

Tel comeut en effet, le début à Paris de Marie-François-Xavier Bichat, l'un des génies les plus étonnans qui aient illustré la médecine. Après avoir passé sa première enfance près de son père, médecin et maire du petit bourg de Poincin-en-Bugey (Ain), il avait fait ses études classiques au collège de Nantua, puis au séminaire de Lyon, et s'était ensuite livré à son goût pour l'art de guérir. Interrrompu dans ses travaux par les troublés politiques, il avait quitté Lyon après le siège de cette ville, non sans regretter les leçons et le savant patronage de son premier maître ; heureusement le génie de Desault devint celui de Bichat, et loin de lui porter envie, loin de chercher à l'arrêter dans son essor, il l'adulta et ne négligea rien pour le développer, donnant ainsi un grand exemple.

Bichat se montra digne d'une pareille amitié ; il se livra à l'étude avec plus d'ardeur que jamais, partagea tous les travaux de son illustre maître ; et quand, dix-huit mois après la mort vint le lui ravir inopinément, il devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père.

De 1793 à 1798, il publia plusieurs ouvrages résumés des leçons de Desault, ou fruits de ses propres études. En 1797, il entra dans la carrière du professorat, et fit un cours d'anatomie et d'opérations chirurgicales. En 1798, il aborda la physiologie et la médecine proprement dite, et publia, en 1800, ses belles *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. La même année il fut nommé médecin de l'Hôtel-Dieu, quoique à peine âgé de vingt-huit ans.

Entièrement livré à son service d'hôpital et aux études de l'amphithéâtre pendant la journée, il passait les nuits à composer ses immortels ouvrages ; et ce fut ainsi que, grâce à une immense capacité pour le travail et à une facilité prodigieuse, il publia en quelques années des chefs-d'œuvre qu'il devait, de sens, avoir à peine d'œuvre d'écrire, et parmi lesquels son *Anatomie générale* est un de ses beaux titres de gloire.

Cherchait sans cesse dans l'examen de l'homme mort les traces laissées par la maladie, il fit faire un grand pas à l'anatomie pathologique, dont on peut le regarder comme le créateur ; enfin il meritait ce que Corvisart disait de lui : « Personne, en aussi peu de temps, n'a fait tant de choses et aussi bien. »

Épuisé par le travail et par les veilles, il refusait de suivre les conseils de ses amis, qui cherchaient en vain à lui faire prendre des repos. Depuis quelque temps il souffrait d'indispositions fréquentes, lorsque, vers la fin de juin 1802, il fit une chute en descendant un escalier de l'Hôtel-Dieu, et perdit connaissance. Le lendemain il voulut, néanmoins, faire encore son service à l'Hôpital, mais il s'évanouit au milieu de sa visite. Ramené chez lui, il succomba quarante jours après, dans la maison de Desault, et fut pleuré par la veuve de son père adoptif, qu'il n'avait pas quittée.

Sur la demande de Corvisart, et par les soins du premier Consul, une table de marbre, placée le 2 août 1802 dans le vestibule de l'Hôtel-Dieu, atteste la reconnaissance du pays envers Desault et Bichat ; on lit avec plaisir dans la même inscription funéraire les noms des ces deux grands hommes si unis pendant leur vie.

Un monument a été élevé à Bichat dans la ville de Lons-le-Saunier (Jura). La ville de Bourg vient à son tour d'inaugurer pompeusement, le 24 août, une statue de cet illustre savant sur la place de la Grenette. La cérémonie avait attiré un concours immense, et les médecins surtout y affluaient. Le vénérable Parisek représentait l'Académie royale de Médecine, dont il est le secrétaire ; les Facultés de Paris et de Strasbourg avaient pu déléguer M. Hippolyte Royer-Collard et M. Forget ; Lyon, où Bichat commença ses travaux d'anatomie et de médecine opératoire, avait envoyé à cette fête médicale MM. Brachet, Berrier, Bonnet, Martin, Pravaz, Repiquet, Montain, Gommier, Bouchet, etc. Le cortège s'est mis en marche à dix heures, escorté par la compagnie des pompiers, et précédé de la musique de l'artillerie. En tête s'avancait M. le préfet de l'Ain, M. le maire de Bourg, M. le général commandant le département, MM. d'Angerville, Perrier, Latourelle, Pozat, député de l'Ain ; les membres du conseil général, les médecins, les fonctionnaires publics, les maîtres du Pont-canal et de Thoirette, suivirent avec les souscripteurs du monument. La place de la Grenette était garnie d'estrades colorées, où se tenaient des dames élégamment parées : « Jamais on n'en vit tant et de si jolies, » dit le galant journal de la localité. Une foule considérable occupait les abords de la place et les hauteurs du bastion.

La statue a été découverte au bruit de l'artillerie et d'une cantate chantée par des amateurs, qui se sont montrés en cette circonstance supérieurs à bien des artistes ; des discours ont été prononcés par le préfet, le maire de Bourg,

M. Pariset, M. Royer-Collard, M. Bonnet de Lyon, M. Larey, chirurgien militaire; M. Brachet, président de la Société de Médecine de Lyon; et M. Martin, doyen des médecins de cette ville. A deux heures, le cortège s'est acheminé vers la salle du banquet; deux cent cinquante personnes y ont pris place; plusieurs toasts ont été portés aux acclamations unanimes de l'asssemblée. Un feu d'artifice a terminé la soirée.

La statue, exécutée en bronze d'après le modèle de M. David (d'Angers), est placée sur un piédestal quadrangulaire, et

entourée d'une grille. Bichat est représenté étudiant sur un enfant le mouvement de la vie, et ayant à ses pieds un cadavre à moitié disséqué; cette disposition rappelle les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, l'un des principaux travaux de l'illustre anatomiste. Cette œuvre nouvelle est digne de l'habile sculpteur auquel nous devons le fronton du Panthéon, les bustes d'Ambroise Paré, de Boulay de la Meurthe, de Cuvier, de Paganini, la tombe de Garnier-Pagès; les statues de sainte Cécile, du Grand Condé, de

dépôts scientifiques ou échange régulier de leurs doubles, et tous seront plus complets et plus riches, sans qu'il en ait coûté à l'Etat autre chose que le soin d'une intelligente organisation. Ce projet conçu, M. Vattemare parcourt le monde pour le proposer aux souverains; il se fait le missionnaire de son idée, ne den déifiant à la profession d'acteur que des ressources pécuniaires. Partout l'échange des doubles trouve des appréciateurs; les savants, les rois, les ministres, les gens de lettres, les artistes, encourent M. Vattemare, correspondant avec lui, travaillant ou dessinant pour lui. Une médaille est fondue en son honneur à la monnaie de Berlin. De retour en



(Statue de Bichat, par M. David d'Angers, inaugurée le 21 août, à Bourg.)

Bonchamps, de Talma, de Gutenberg, et tant d'autres monuments originellement conçus.

Bientôt chaque ville aura ses héros, le bronze ou le mar-

bre; dimanche encore, 25 août, on inaugure à Versailles la statue de Fabre de l'Epée, fondateur de l'institution des Sourds-muets.

M. A. Vattemare et son projet d'échange.

Depuis quelques jours on lit sur un placard oblong suspendu au balcon de la Maison-Dorée: «Exposition publique des dessins de M. Vattemare.» Nous vous introduirons plus tard dans cette vaste et curieuse collection; il importe préalablement de vous entretenir de celui qui l'a fondée. Nul, dit-on, n'est prophète en son pays, et M. A. Vattemare est beaucoup plus connu des Anglais et des Américains que de ses compatriotes.

M. Alexandre Vattemare nous apparaît sous un double aspect. Désigné par son prénom, c'est un artiste dramatique qui excelle dans les rôles à travestissements, et qu'on a vu au Gymnase dans l'*Auberge de Calais* et autres pièces dont il remplit tout seul tous les personnages. Sous son nom propre, c'est l'auteur d'un projet d'échange entre les bibliothèques. Alexandre même

recueille des applaudissements sur les théâtres du monde entier; M. Vattemare entre au conseil des peuples pour en provoquer les délibérations. Alexandre s'adresse à la foule avide d'émotions; M. Vattemare confère avec les artistes, les bibliographes et les rois. Le public s'amuse des transformations profondes d'Alexandre; les chefs des Etats s'étonnent de l'honorables persistance de M. Vattemare. M. Vattemare prodigue les guimettes de l'auteur Alexandre pour réaliser une idée utile.

M. Vattemare s'était dit en 1813: «Un nombre infini de doubles se trouvent toujours dans les musées, les collections, les galeries, les bibliothèques; ces doubles, relégués dans les magasins, sont enfouis et perdus à jamais; pourquoi ne pas leur rendre une valeur réelle? Qu'on organise entre les grands



France, il soumet son plan à la Chambre des Députés, qui, le 16 mars 1856, renvoie la pétition au ministre de l'Instruction publique; le 26, à la Chambre des Pairs, M. le duc de Fessenac, rapporteur, proclame la pétition utile et importante. «C'est, dit-il, une grande et noble pensée que d'unir ainsi les diverses nations de l'Europe par un commerce de richesses littéraires et scientifiques.» La Chambre des Pairs ordonne le renvoi de la pétition aux ministres de l'Instruction publique et des affaires étrangères, et le projet d'échange s'en va sommiller dans la nécropole des cartons ministériels.

M. Vattemare ne s'est pas découragé. De même que O'Connell répète: «Aitez l'Ermitage de l'Union intellectuelle n'a cessé de crier par le monde: «Echangez vos doubles! échangez vos doubles!» Il a obtenu les suffrages autographes d'un grand nombre d'illustres personnalités de tous les pays. Puis, après avoir recueilli les adhésions européennes, M. Vattemare, le 20 septembre 1857, s'est embarqué pour New-York. Là, on l'a accueilli avec un fanatisme inroyable; il a voyage d'Etats en Etats, provoquant des meetings, reniant les congrès et les populations; un bill a été voté à l'unanimité par les deux Chambres pour la fondation de bibliothèques et la mise à exécution du système d'échange. «Est-il une idée plus belle et plus heureuse?» écrivait M. White, représentant de la Lorraine. «La belle France, disait le général Keim, représentant de la Pensylvanie, la belle France nous offre toujours des biensfaits; jadis elle nous envoya un Lafayette pour aider à l'établissement de notre liberté politique; aujourd'hui nous en recevons Vattemare, qui mettra le comble à nos plaisirs intellectuels.» Fauni Elsler n'était pas encore arrivé, je crois, aux Etats-Unis, et n'avait pas augmenté cette dette de reconnaissance des représentants américains «en mettant le comble à leurs plaisirs monaux.»

Chose penible à penser, tant de zèle, de démarches, de sacrifices, d'enthousiasme, de discours et de meetings, ont amené d'imperceptibles résultats; seulement l'Etat du Maine, les villes de Baltimore, Boston, New-York et Washington, ont transmis à la ville de Paris quelques documents administratifs, et notre conseil municipal y a répondu, le 21 décembre 1812, par l'expédition des *Comptes et Budgets de la Ville*, de l'*Histoire du choléra*, des *Ordonnances de la Préfecture de police*, et autres renseignements que les Américains auront probablement soin de ne lire jamais. Les échanges des doubles, s'ils ont lieu, se font à huis clos, de bibliothèque à bibliothèque, et non point par une grande disposition législative, comme l'aurait désiré M. A. Vattemare. Heureusement pour nous consoler, en attendant mieux, nous avons les douze écrits dessus qu'il a rapportés de ses voyages. Nous parlons de cette exposition.

Une Soirée orientale à Paris.

Les artistes voyageurs et les voyageurs artistes gardent religieusement les costumes des pays qu'ils ont visités. Ce ne sont pas seulement pour eux de précieux souvenirs; ce sont aussi des preuves incontestables de leurs lointaines pérégrinations. A leurs amis qui les interrogent ils disent: «J'ai vu la Grèce; voici la fastidie d'une palice de Samos ou de Chio. — J'étais à Stamboul; voici le fez d'un bachala (officier de police) et le chapeau d'un derviche. — J'ai hérissé de ce bonnet kalmouk après la mort du brave qui le portait. Voici un sabre turc, un mousquet japonais, un châle in-



ANN. GIRARDET

AB. IR.

Soirée orientale chez M. H. |

dien, un cri malais, des bottes chinoises. Voyez et croyez, n° 1. Les voyageurs aiment aussi à se parer des costumes qu'ils ont portés dans leurs courses aventureuses; ils y joignent, le peuvent, les gestes et le langage des pays lointains; alors la métamorphose est presque complète. C'est sous l'empire de ces caprices que, par une belle soirée d'été, le mois dernier, des artistes et des voyageurs se sont réunis chez M. H...., architecte, sous une tente élégante ornée de fleurs, sans autres meubles que des divans. Nul n'était admis sous le frac; tous les invités portaient avec aisance des costumes orientaux d'une fidélité scrupuleuse. C'était une réunion vraiment curieuse, et les diverses langues qu'on y parlait en faisaient une sorte de petite Babel.

Les séduisants arabes des provinces de l'Yémen, avec leurs longues robes de soie, leurs ceintures de cachemire et les pieds chaussés de sandales, causaient, assis sur le tapis, avec l'habitant des montagnes de l'Assyrie; le soldat régulier d'Abd-el-Kader, avec ses armes grossières et ses baillons pittoresques, fraternisait avec un agha allié de la France; le palypare grec, revêtu de son costume resplendissant de broderies, entretenait un arnauta, son voisin, dans la langue légionnée d'Homère; un autre, sous le costume d'un fellah égyptien, faisait entendre le cri monotone du muezzin, tandis qu'un jeune orientaliste, portant le costume du hizam égyptien, chantait d'une voix dolente une chanson arabe; un fumait le gargonfli indien, l'autre le narguilé persan, le lithoun tire ou le chicha arabe. Il y avait là des Tartares, des Persans, des Indiens, des Japonais, des Turcs, des Égyptiens, les Nubiens. Chaque peuple y était représenté.

Les passants attendaient près de la place Vendôme ont dû faire un instant que l'Orient avait envahi la grande cité, ou que six mois de l'année venaient d'être tout à coup supprimés par ordonnance, et que l'on était en carnaval.

Le dessin que nous donnons est dû au crayon habile de M. Karl Girardet, qui a visité l'Egypte, et qui figurait à ce titre parmi les invités de M. H....

Tous les personnages représentés sont des portraits, et nos lecteurs reconnaîtront aisément sous ces déguisements quelques-uns de nos artistes et des savants les plus célèbres.

Coots.

EXPÉRIENCE DU 27 AOÛT.

Dans la durée d'une heure, ramasser avec la bouche, à genoux, et rapporter l'an après l'autre, au point de départ, cent œufs disposés à égale distance, sur une ligne droite de cent mètres, en sautant chaque fois une haie de steeple-chase d'un mètre de hauteur; tel est le programme d'un exercice qui a eu pour témoins, lundi dernier, sur les terrains du tir à M. Benette les membres du Jockey-Club et quelques amateurs prolétaires.



Coots, célèbre boxeur anglais.

seule minute, les soixante minutes convenues. Toutefois, les spectateurs se sont montrés indulgents; le Jockey-Club a bien voulu être un peu moins sévère pour lui qu'il ne l'aurait été pour miss Adelante ou toute autre miss en retard d'une tête; on l'a consolé d'un échec qui véritablement n'en est pas un.

Il est certain qu'en soixante minutes s'agenciller cent fois, sauter cent fois une haie, et parcourir, en répétant ces fatigantes évolutions, une distance que l'on évalue à dix kilomètres (environ deux lieues et demie), c'est assurément une tâche difficile, et qui suppose autant de force de volonté que de vigueur musculaire.

Un des élégants Mécènes de Coots propose de parier que le meilleur piéton de Paris, marchant d'un pas direct et accéléré, ne traversera pas le bois de Boulogne aussi vite que Coots marchant à reoulons.

On assure que plusieurs élèves de nos gymnases ont offert d'entrer en lutte avec Coots. C'est bien; cette émulation n'a rien que de fort convenable; mais que le Jockey-Club n'entre-



Exercices de Coots.)

passee point son but, et qu'il ne lui vienne pas en fantaisie, comme on le soupconne sans doute trop légèrement, de nous attirer à Paris des boxeurs ou des fauiseurs.

De l'autre côté de l'eau.

SOUVENIRS D'UNE PROMENADE.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le voyageur le plus exact est justement celui qui le paraît le moins, et qui, sans s'occuper de l'ordre ou de l'exactitude des faits, raconte fidèlement, dans toute leur naïveté, non l'histoire de son voyage, mais celle de ses sensations.

Il est malheureux que cette idée soit venue à beaucoup de gens d'esprit avant de frapper mon cerveau. A compter de Sterne, je ne sais pas un de ces prétendus voyageurs sentimen-taux qui ne se soient crus dans l'obligation d'orner singulièrement la vérité de leurs souvenirs, pas un qui n'y ait mêlé des incidents évidemment romanesques. Comme si la vérité ne suffisait pas toujours et partout.

Et, en parlant de Sterne, je veux bien croire à l'histoire du Sansonnet, mais j'attesterai devant toutes les cours de justice de ce monde qu'il n'a jamais rencontré, à une demi-heure de Moulin, sous un peuplier, Maria la folle tout de blanc vêtue, avec un ruban vert-pâle en sautoir, un châle noir pendu à ce ruban, un cordon attaché à sa chevelure, et, au bout de ce cordon, un petit chien.

Un chien nommé Sylvia! — à une demi-heure de Moulin.

UN LIEU CONSACRÉ.

Chambre de Sterne. — Ces mots étaient écrits sur une porte grise, dans le corridor où me conduisit le factotum de l'hôtel Dessoix.

J'aurais pu faire le sceptique ou le dédaigneux, mais à quoi bon? Tandis qu'on montait mes mœurs, je poussai donc ment la porte entrouverte et posai ma main sur mon cœur pour y surprendre les symptômes d'une émotion quelconque; mais, à l'aspect d'un lit défaîti, d'une table de nuit toute neuve et de deux serviettes mouillées qui séchaient paisiblement sur le rebord des fenêtres, je me ressentis d'un léger désappointement. Dans la cour je jetai un coup d'œil pour voir, sans quelque remise, une vieille désolante; il n'y avait que du gazon et quelques jeunes arbres frémissant au souffle du vent de mer.

Tentéens à ce moment craquer, sur l'escalier, les escarpins vermis du factotum, et, craignant de lire sur son visage sévère la désapprobation de mon indiscrète conduite, je retournai en deux sauts dans mon domaine privé.

BIOGRAPHIE ÉPISODIQUE.

Toujours à propos de Sterne. Dans un choix d'anecdotes curieuses, j'ai trouvé la biographie de ce bon et joyeux La Fleur, que son maître nous a tant aimé. Il était Bourguignon de naissance et Bohémien de caractère. A huit ans, un instinct irrésistible lui fit quitter sa famille; il erra deux années durant sur les chemins de France, sans autre patron que son extérieur prévenant et doux. Il trouvait partout un peu le pain et le lard, un lit de paille pour la nuit et quelques vêtements de rebut. Sans trop savoir où il allait, et attristé par cet airnaïf mystérieux des capitales, dont tous les vagabonds ont ressenti l'influence, après deux années de hasards, il se trouva un matin sur le Pont-Neuf, regardant couler la Seine comme un vieux Parisien. Un tampon qui se rendait sans mal donc au quai de la Ferraille, le rendez-vous des emprunteurs, vit cette petite jeune exilée, et subdola l'enfant perdu. Comme les bons en déshérence, les enfants sans famille appartenient au roi; celui-ci fut reclamé au nom de Sa Majesté qui ne s'en doutait guère; et lui pendit au coune caisse dorée, où lui mit sur les épaulas un habit blanc à revers bleus, qui lui fit connaître les premières joies de la toilette, et, pendant six ans, il fut tampon. Deux ans encore, et la loi le déclarait libre; mais La Fleur, envahi du service, n'était pas homme à faire son temps comme le premier marquant venu. Il changea d'habitat avec un paysan, et déserta galamment pour où ne sait quelle querelle avec ses supérieurs. C'est alors qu'il se retrouva dans ses terres pour y vivre comme il plairait à Dieu, c'est-à-dire très-mal, jusqu'au moment où Varenn, l'ambrogiote de Montreuil, l'offrit à Sterne qui proposa et qui l'emmena courir le monde, ainsi que le sait de reste tout lecteur instruit.

On sait encore que La Fleur était amoureux, sérieusement amoureux d'une très-jolie fillette aussi pauvre, aussi gaie, aussi imprévisible que lui. Il l'épousa à son retour d'Italie, sans réfléchir que son métier de courtisane lui rapportait à peine six sous par jour. Elle ne tarda pas, une fois mariée, à le gâtifier d'un enfant, et les profits diminuaient à mesure que croissaient les charges. La Fleur un jour cassa de rire: le pain manquait à la maison; il se reniflait derrière en quête d'un *lardard anglais*, et reprit quelques années envoi la livrée qu'il portait si bien; puis, dès qu'il eut des économies, il revint trouver sa femme; quelques mauvaises langues osaient de lui mettre martel en tête à propos de ce qui s'était passé durant son absence, mais il leur rit au nez en vrai philosophe, et ouvrit un cabaret à Calais, dans la rue Royale. Les marins anglais y venaient en foule, et d'abord tout prospera; mais il plut à Louis XVI de prendre parti pour les républicains d'Amérique, et, entre autres résultats désastreux, la rupture de la France et de l'Angleterre entraîna la ruine des calculateurs de Calais.

La Fleur vit bien que, sans une troisième campagne, il ne pourraient tenir tête à la mauvaise fortune, et, comme il partait, le souvenir des méchants propos tenus sur le compte de la femme lui donna quelque triste. Elle s'en douta sans

doute, et lui fit une scène pathétique, prenant pour texte de son désespoir les infidélités probables dont elle allait être victime. Tout en se justifiant par avance, La Fleur oublia ses craintes. Il n'était pas homme à menacer de front deux idées aussi différentes que celles d'un terrible empereur ou trompées.

Pauvre La Fleur! lorsqu'il revint trois ans après, toujours tendre et toujours constant, il trouva, derrière le comptoir de son cabaret, une figure étrangère. Des comédiens nomades passaient à Calais lui avaient enlevé femme et enfant. Jamais il ne revit ni l'un ni l'autre.

Depuis ce temps, il vécut sans établissement fixe, tantôt en Angleterre, — il aimait les Anglais, — tantôt sur la côte de France, à deu mesager, à deu agent d'affaires, toujours employé de manière ou d'autre, et recommandé par son activité, son dévouement, son intelligence.

Il n'en sait de La Fleur pas davantage, à mon grand regret, m'enfin appris la date exacte de sa mort, je la dominerai ici avec autant de scrupule que s'il s'agissait d'Amfragonthousis ou de Misphrathontlensis, monarques intéressants de la douzième ou vingt-deuxième dynastie égyptienne. Veuillez les listes de Manéthon.

HISTOIRE PRÉSUMÉE D'UNE FEMME PALE.

Ce ressouvenir égyptien me fait songer qu'à l'entrée de l'établissement des bains de mer, à Boulogne, j'ai vu se promener une momie en chapeau rose. Elle descendait d'une calèche magnifique, et se mit à marcher avec une lenteur sépulcrale, appuyée au bras d'un gentleman frais et rougeaud, tandis que trois ou quatre jolis chiens blancs, traînaient après eux de longues laissees, gambadaient follement autour de ce couple respectable.

Cette momie était maigre; sa peau tanannée avait la couleur des figues secches, et ses yeux, fixes, soucieux, enfouis dans de creuses orbites, exprimaient l'inexorable ennui dont on doit être dévoré après quelques siècles de séjour dans ces énormes fourreaux de pierre noire, en forme de boîte à violon, où les Egyptiens cachaient leurs morts.

Cette momie était maigre; sa peau tannée avait la couleur des figues secches, et ses yeux, fixes, soucieux, enfouis dans de creuses orbites, exprimaient l'inexorable ennui dont on doit être dévoré après quelques siècles de séjour dans ces énormes fourreaux de pierre noire, en forme de boîte à violon, où les Egyptiens cachaient leurs morts.

J'en suis contenté à mon compagnon que cette exhumée sait le camphre, le benjoin et toutes sortes de vieux arômatiques, ne distinguant que l'odeur du patchouli, et une momie n'était pour lui que la veuve remarquée de quelque riche nabab.

Dans tous les cas, il était impossible de ne pas remarquer cette apparition, qui nous donnait un avant-goût de la riche et triste Angleterre. Elle glissa lentement dans les allées sinuées, sans retourner une seule fois la tête, et se perdit avec sa mante élégante entre les colonnes baroques du pavillon composite qu'un décorateur d'Opéra est venu élever sur la grève de Boulogne.

Pour réconcilier avec l'humble poésie de sa misère la plus pauvre de ces jolies filles pleines de vie et de santé, aux yeux desquelles une calèche et des domestiques à livrée sont l'indispensable appui du bonheur, il ne faudrait, je pense, que leur montrer dans tout l'éclat de son luxe jumelle et décorent quelque misérable créature comme celle-ci; un seul de ses regards pesants, un seul de ses pas allongés, leur en dirait plus long que bien des hommages sur le méant des richesses.

J'aime par-dessus tout à recomposer sur la dompteuse la plus fugitive toute l'existence d'une personne à peine entrevue; et tandis que nous gravissons l'espèce de promontoire sur lequel s'élève le monument napoléonien, je me racontai la vie de cette livide Anglaise.

Elle était, il y a quinze ans, jeune, belle et pauvre, dans un hôtel de Londres. Son mari, qu'elle avait épousé sans l'aimer, à condition qu'il l'aiderait à vivre elle et sa mère, son content de disposer en origine le peu d'argent qu'il pouvait extorquer à ces deux femmes, les battait et les humiliait à chaque instant du jour. Néanmoins, dans ce pays où le lien conjugal a conservé toute sa force, Elisa n'eût jamais songé à se séparer de cet homme cruel; mais un jour il la quitta de lui-même et, débarassée de lui, songea à lutter de l'autre manière contre la misère, et tout d'abord elles firent à louer une partie de leur modeste habitation. La vint s'établir, après quelque temps, un de ces jeunes gens aventureux, dont la volonté, de bonne heure exercée, se plaît à soumettre tout ce qui leur offre une résistance. Il n'eût peut-être pas aimé sa jeune héroïne, s'il n'eût été attiré par la froideur même et le déclin qu'une première trahison avaient laissés dans le cœur de cette pauvre femme. Le jour où elle lui raconta, — sans y mettre de coquetterie, — qu'elle se croyait pour jamais à l'abri des séductions, ce jour-là, comme excité par un défi, le jeune homme voulut être aimé.

Il avait trop d'avantages et de persévérance pour ne pas réussir. Après bien des combats, et non sans de vifs revers, Elisa devint la maîtresse qu'elle ne pouvait épouser. Par bonheur il l'aima aussi fortement qu'il l'avait désirée; et, bien que ces noms illégitimes, dans un pays comme l'Angleterre, paralysoient encore plus que chez nous les efforts qu'un homme doit faire pour s'élever, il résolut de n'abandonner jamais sa compagne; seulement, lorsqu'il se fut bien convaincu, par de dures et fréquentes épreuves, qu'en s'assimilant publiquement à la femme d'un autre il avait jeté le gant à d'implacables préjugés, cet homme enraguerre ne vit qu'un moyen de dompter l'opinion, et devint ambitieux d'argent comme il l'avait été jusque-là d'amour et régné à tout ce qu'il pouvait arriver de pis.

Le jour de ces croquants avait passé son bras sous la manche avec un sourire de triomphe. Je vous encore d'ici sa figure de zingaro, ses cheveux gras, noirs et frisés, sa redingote d'un bleu salé boutonnée jusqu'au menton, ses lèvres ironiques et ses yeux noirs rayonnant d'un éclat fascinant. Celui-là n'était ni Anglais, ni Français, ni Espagnol, ni Allemand, ni Roman, ni Russe, j'en répondrais sur mon être Juif ou Roheinien, je ne dis pas, valeur et peut-être assassin de Juif, hébreu, stupide, vaincu d'avance et régné à tout ce qu'il pouvait arriver de pis.

Tels étaient cependant mon indifférence et mon apathie désespérée que je me laissais entraîner machinalement par ce monstre à faire humaine. Nous allions tourner ensemble dans une ruelle déserte, et je cherchais à deviner d'avance que était, de toute ces innombrables reueuses et zigzagantes, la coupe-gorge où devait s'accomplir ma fatal destinée, quand un incident m'aprenait ma fin d'affaire.

Un cri de rage éclata dans l'angle voisin. Il venait de l'Inde, lorsque l'empereur de l'Inde, lorsqu'il vint mettre sa vie au jeu, l'homme de talent peut largement réaliser les bénéfices du quatuor ou double. Les deux amants engagèrent sans hésiter cette partie redoutable, décides, perte ou gain, morts ou millionnaires, à partager les résultats qu'elle aurait.

Deux ans après, elle était à moitié gagnée, à moitié perdue. La richesse était venue, la mort allait venir. Elisa semblait la plus menacée, car c'était sur sa frêle constitution que les ardeurs dévorantes du ciel indien avaient exercé le plus de ravages.

Le départ était résolu, le jour fixé, le navire choisi. Chaque soir, quand la brise de mer se levait, Elisa se faisait porter en palanquin sur le port pour contempler avec une joie d'enfant le magnifique *steam-boat* qui allait la ramener dans sa patrie. C'était l'heure des apprêts, et son amant voulait qu'elle préssât elle-même aux mille soins qu'il se donnait pour lui rendre la traversée moins pénible. Entre autres formalités nécessaires, il fallait un permis d'embarquement nominale, délivré à chaque passager. L'employé du gouvernement, chargé de cette portion du service, près avoir pris le nom et le sigle des autres voyageurs, vint, claqueta un regard sans le regarder; mais, à peine avait-il articulé son nom de famille, qu'une exclamatiōn de surprise, échappa à cet homme, la tira brusquement de sa si indolente reverie.

Et lorsqu'elle leva les yeux sur lui, on vit immédiatement ner-veuse la fit frémir de la tête aux pieds: elle venait de reconnaître son mari.

Mortellement blessé, son amant, ayant d'expirer, lui léguera l'énorme fortune qu'il avait conçue pour elle. Son mari la contraint d'accepter, et ramasse hardiment cet héritage, souillé pour lui de honneur et de sang. Rente à la loi qui consacre et légitime de telles infamies! Rente à l'homme qui abuse de sa force et de sa volonté pour dominer une femme à deuil brisé par le mal, anéanti par le désespoir!

Mon roman une fois battu, selon toutes les règles de la poésie moderne, je me laissai aller à toute l'indignation que m'inspiraient les procédés de ce mari si gros et si rubicond. Malheureux femme! m'écriai-je; j'espère bien qu'elle t'en poisonnera tôt ou tard!

Mon compagnon, qui me précéda de quelques pas, tourna brièvement sur ses talons, et me demanda d'une voix émue qu'à diable j'en avais.

Je compris que j'étais tout à coup devenu suspect, — moi, célibataire, — à cet homme éminemment marié.

PRÉVENANCES.

Environ une liene avant Boulogne commence un insupportable régime d'obsessions et de véritables violences faites à la volonté des voyageurs. Les aubergistes dépechent sur la route des émissaires à cheval qui viennent occuper les portières de la diligence et accabler ses malheureux habitants de renseignements intéressants. Les cartes lithographiques pleuvant de tous côtés; des recommandations contradictoires se croisent et se démentent avec une énergie effrayante. Le chevalier de l'*Etoile* pète un insistant deaf au chandelier du *Lion-d'Or*; le tournoi va sans doute s'engager; mais tandis qu'ils s'écartent pour prendre champ, une petite patte grise, que l'on croit être celle d'un chat, vient s'asseoir leste-ment sur le marchepied, m'offre un boutquet frais enroulé, et me vante les charmes du *Bau-Coucou*. Cette inconnue perfide attire les regards des deux paulbins à tweed-gris; ils se précipitent, la cravache lâche; mais cette charge de cavalerie n'effraie pas l'herompe puissant; d'un seul bond, elle est à terre, ramasse deux gros catibus, et fait hardiment face à l'ennemi étonné. Trois grains pour le *Lion* et l'*Etoile*; *huzzah* pour le *Braf*; le *Braf* pour ever, sa couronne lui reste.

Le *Dowries* (*Dover ou Dieu*) ce fut bien pis. Quarante ou cinquante sacrifiés dégueulés nous attendaient sur le quai. Le prisme du mal de mer n'embellit rien, et je haendrais pour un instant Amadis l'homme enthousiaste que la beauté souhaitait éveiller sa sensibilité sur le marché-pied, m'offrir un boutquet frais enroulé, et me vante les charmes du *Bau-Coucou*. Cette inconnue perfide attire les regards des deux paulbins à tweed-gris; ils se précipitent, la cravache lâche; mais cette charge de cavalerie n'effraie pas l'herompe puissant; d'un seul bond, elle est à terre, ramasse deux gros catibus, et fait hardiment face à l'ennemi étonné. Trois grains pour le *Lion* et l'*Etoile*; *huzzah* pour le *Braf*; le *Braf* pour ever, sa couronne lui reste.

Le *gargouille* tous les idiomes de l'univers: *Gentlemen*, — *l'herren*; — *Signore*; — *Caballero*; — *Messieurs*; — *the Star hotel*; — *die Kanone!*; — *l'Osteria del Orso*; — *l'Alberghia Anchi*; — *les Trois Mères*!

Les cris de cette canaille chourdiante que notre silence sembaient encourager, les regards impudents dont elle nous assaigeait, l'inquiétante activité qu'elle déployait autour de nous, apportaient à la prostration générale de mes facultés, et au lieu de tomber à coups de canne sur ces facétins cosmopolites, je me laissais naturellement palper et entraîner par eux, hébété, stupide, vaincu d'avance et régné à tout ce qu'ils pouvaient arriver de pis.

Depuis l'un de ces croquants avait passé son bras sous la manche avec un sourire de triomphe. Je vous encore d'ici sa figure de zingaro, ses cheveux gras, noirs et frisés, sa redingote d'un bleu salé boutonnée jusqu'au menton, ses lèvres ironiques et ses yeux noirs rayonnant d'un éclat fascinant. Celui-là n'était ni Anglais, ni Français, ni Espagnol, ni Allemand, ni Roman, ni Russe, j'en répondrais sur mon être Juif ou Roheinien, je ne dis pas, valeur et peut-être assassin de Juif, hébreu, stupide, vaincu d'avance et régné à tout ce qu'il pouvait arriver de pis.

Tels étaient cependant mon indifférence et mon apathie désespérée que je me laissais entraîner machinalement par ce monstre à faire humaine. Nous allions tourner ensemble dans une ruelle déserte, et je cherchais à deviner d'avance que était, de toute ces innombrables reueuses et zigzagantes, la coupe-gorge où devait s'accomplir ma fatal destinée, quand un incident m'aprenait ma fin d'affaire.

Je dois le dire à mon éloge: ce spectacle me rendit aussi-tôt toute l'énergie que je n'avais pu trouver pour ma propre défense. Je me débarrassai par un mouvement soudain de mon assassin futur, et, brandissant d'un air martial un innocent parapluie, je cours à la rescoufle de mon malheureux ami.

Cette scène incontestablement tragique se passa le 26 mai dernier, aux pieds des rochers de Shakspeare.

O. N.

(La suite à un prochain numéro.)



Agriculture.

LABOUR ET MOISSON.

La moisson ! Que de travaux pour l'amener à bien ! que de sueurs versées sur les guérets pour fournir à trente-quatre millions de bouches le plus nécessaire des aliments, le pain ! Dès la plus haute antiquité, le pain a été considéré comme le premier biens des dieux envers la pauvre humanité. Les Grecs avaient dédié le premier labourer Triptolème, mais Triptolème évidemment trompa la Grèce en se donnant pour inventeur ; il n'avait droit tout au plus qu'à un brevet d'invention.

Les charrues primitives étaient d'une extrême simplicité : on ne peut juger par les deux charrues d'origine antique en usage dans le midi de la France, sans avoir subi pour ainsi dire aucune modification ; l'*aramon* phocéen et le *fourca* romain ont conservé leur nom et leur forme. Ce sont des instruments très-imparsifs, dans la construction desquels il n'entre presque point de fer. Une autre charrue, peut-être plus ancienne et non moins imparsitaire, est encore en usage dans tous les départements de l'ancienne Bretagne. L'extrémité qui représente le soc est arrondie d'une pointe de fer de forme conique, tout à fait semblable à l'instrument dont les bouchers se servent pour aiguiser leurs outils. Le travail que ces charrues exécutent ne peut pas, à propos欲するに, parler, se nommer labour. Pour que la terre soit labourée dans le vrai sens du mot, il ne suffit pas qu'elle soit déchirée à sa surface, il faut encore qu'elle soit retournée ; il faut que la portion de la couche végétale qui se trouvait au-dessus soit rejette en dedans, et reciprocamente. C'est ce que font toutes les bonnes charrues au moyen du *versoir*, partie essentielle qui manquait à toutes les charrues de l'antiquité. Les charrues modernes les plus perfectionnées donnent à la terre un travail aussi profond et presque aussi parfait que le travail de la bêche ou de la pioche, avec beaucoup plus de promptitude et d'économie.

Les amis de l'agriculture reconnaissent l'extrême importance de tous les perfectionnements que peut recevoir la charrue ; les deux meilleures charrues des temps modernes, la charrue Bonnet et la charrue Fourche, portent toutes les deux les noms de leurs inventeurs ; ces inventeurs, par parenthèse, sont deux paysans, l'un et l'autre complètement illétrés, étrangers aux mathématiques.

Les boeufs paraissent avoir été les premiers animaux attelés à la charrue ; les anciens les attelaient par la tête, non pas que ce mode d'attelage offre aucun avantage réel quant à l'emploi de la force des animaux, mais uniquement parce que, dans l'origine, on attelait à la charrue des taureaux, très-peu dociles de leur nature, et que leurs cornes cessaient d'être à craindre lorsqu'ils avaient la tête prise dans le joug.

Le mode d'attelage usité en Provence semble être une transition assez bien menée entre l'attelage par la tête et l'attelage par le poitrail ; les boeufs sont toujours maîtrisés par un joug qui les maintient l'un l'autre en assurant leur docilité ; mais la force du tirage porte sur la partie antérieure du poitrail. Néanmoins la meilleure manière de mettre les boeufs à la charrue consiste toujours à les atteler au collier, comme les chevaux.

Après les bœufs, on a successivement attelé à la charrue des chevaux, des mulets et même des ânes. Quoique l'âne, d'après la forme de son épine dorsale, semble plutôt destiné à porter qu'à tirer, cependant un attelage d'ânes bien dressés peut vaincre dans un concours de labourage les meilleurs mulets, et même les chevaux les plus vigoureux. Ces animaux sont rarement admis dans ces sortes de concours ; plus rarement encore ils en sortent vainqueurs. Nous nous plairons à signaler ici le triomphé récent d'un attelage de six ânes, triomphé d'autant plus glorieux qu'il fut plus vivement contesté. La Société d'Agriculture du département de l'Hérault a couronné, en 1852, dans un concours fort nombreux, un attelage de six ânes qui avait pour rivaux des attelages de six chevaux et de six mulets, conduisant des charrues parfaitement semblables à celles que manœuvraient les ânes. Leur maître eut d'abord quelque peine à se faire

admettre au concours ; cependant, comme sa charrue remplaçait les conditions exigées et que le règlement du concours n'excluait pas les ânes, on lui donna, comme aux autres, sa portion de champ à labourer. C'était un labour d'été. Il est difficile pour ceux qui n'ont pas habité le Midi, de se figurer à quel point la terre devient compacte à la suite des longues sécheresses auxquelles sont exposées nos terres dans les départements du Midi ; ce n'est plus de la terre ; c'est de la pierre ; elle fait feu sous les pieds des chevaux. C'est dans cette pierre qu'il s'agissait d'ouvrir des sillons. Les ânes étaient attelés avec beaucoup de soin, quoique d'une manière assez grotesque. Dans le but de les rendre plus dignes de parage devant une réunion d'agronomes et de personnes plus distinguées du département, leur maître n'avait rien imaginé de mieux que d'acheter à la friperie de vieux pantalons garance provenant des réformes des équipements militaires ; en les remplaçant de foin, il en avait fait des collars improvisés pour ses ânes, dont chacun avait ainsi autour des épaulières deux jambes de pantalons rouges qui se réunissaient sur le poitrail. Aux éclats de rire qui avaient d'abord accueilli l'arrivée des ânes sur le champ du concours, succéda l'enthousiasme, lorsqu'au bout de cinq à six tours seulement, les ânes eurent laissé tous leurs rivaux en arrière. La promptitude et la perfection du labour tenaient surtout à cette circonstance, que leur maître les conduisait uniquement de la voix, de sorte qu'arrivés au bout du sillon, ils tournaient d'eux-mêmes et reprenaient leur direction sans perdre de temps, quoique leur maître fit tout pour les conduire, tandis que tous les autres attelages du même nombre d'autre-âne étaient conduits par deux hommes, même quelques fois trois, et ne tournaient cependant qu'avec beaucoup de lenteur et de difficulté. Parvenu à peu près à la moitié de sa tâche, le laboureur aux ânes cassa sa charrue ; c'était un accident prévu en raison de la dureté du terrain. Le laboureur connaissait le côté faible de son instrument ; il avait des pièces de rechange. Les ânes avaient tellement pris l'avance, qu'il eut tout le loisir d'aller à la forge voisine raccommoder lui-même sa charrue, car tous les laboureurs languedociens sont plus ou moins forgerons ; puis il revint à son sillon, et bien que ses rivaux n'eussent pas manqué de se dépecher pendant son absence, il eut encore terminé sa tâche longtemps avant tous les autres. Quant à la perfection du travail, qui fut examiné avec beaucoup de soin et jugé avec sévérité, elle était évidemment supérieure à celle de tous les autres labours exécutés par des mulets ou des chevaux. Les ânes, prochaines vainqueurs, furent promenés en triomphe, tout chargés de rubans et de banderoles. Ils semblaient comprendre les honneurs qu'on leur rendait, car ils en témoignaient hautement leur satisfaction par des accents qui, mêlés avec l'harmonie d'un nombreux orchestre d'instruments à vent, formaient un étrange charivari.

Pour bien comprendre l'importance du résultat de ce concours, il suffit de se rappeler que tous les concurrents des ânes étaient des animaux d'un prix très élevé. Il n'y avait pas la moindre cheval qui eût coûté moins de 7 à 800 francs ; on admirait de magnifiques attelages de mulets, valant de 12 à 1300 francs la pièce ; le plus cher des six ânes qui venaient de battre tous les autres, avait coûté 600 francs. On l'on compare les frais de toute espèce pour la nourriture, la ferme et les larvats de ces animaux, avec les ménages dépenses pour les ânes, et l'on sera convaincu, ainsi que l'ont été les juges du concours, que le labour des ânes présente sur celui de tous les autres attelages une économie de plus de moitié ; or, on sait qu'il n'y a pas de petites économies en agriculture, parce que chacune d'elles, quelque petite qu'elle soit individuellement, se multiplie toujours par des nombres énormes, car les laboureurs forment les trois quarts de la population.

La destinée de certaines charrues est assez curieuse ; quelques-unes ont traversé les siècles presque sans altération ; le vieux fourca romain est un instrument tout à fait primitif, probablement fort peu différent de celui dont doit se servir Adam au sortir du paradis. D'autres ont eu le sort de ces hommes supérieurs qui ne parviennent jamais, comme dit le proverbe, à être prophètes dans leur pays. Ainsi, il n'existe pas dans le monde entier de charrue supérieure à la charrue belge, comme sous le nom de charrue de Brabant ; elle l'emporte sur toutes les autres quant à l'économie de forces et à la perfection du travail ; elle agit également bien sur toutes les natures de terrains. Eh bien ! cette excellente charrue n'a jamais pu parvenir à franchir la frontière du département du Nord, et la Société d'Agriculture de Valenciennes s'épuise en vains efforts depuis nombre d'années, pour obtenir des laboureurs de la Flandre française qu'ils renoncent au lourd et infome *barde*, ou charrue de Brabant, pour adopter la charrue de Brabant. Cette même charrue, emporté au delà de l'Atlantique par les émigrés hollandais, qui, longtemps avant les Anglais, commencèrent à défricher le sol de l'Amérique du Nord, est revenue en Europe comme une grande nouveauté, et a été accueillie avec enthousiasme sous le nom de charrue américaine ; c'est celle dont la plupart des agriculteurs éclairés se servent aujourd'hui sous le nom de charrue-Dombasle, ou charrue de Rouville, à cause de quelques perfectionnements qu'elle a reçus à l'institution agricole de Rouville, où l'on fabrique des milleurs tous les ans, et d'où elle se répand dans toute la France. Sous le nom de charrue brabançonne, personne n'en avait voulu entendre parler.

Donnons maintenant une idée des diverses manières de moissonner. L'observateur attentif trouve des rapports frappants entre le caractère et les habitudes des peuples, et leur manière de faire la moisson. Sans sortir de la France, nous voyons les habitants de tous les départements, où le travail est peu en honneur, moissonner presque tous debout, et perdre, en comparant le blé à la moitié de sa longueur, la meilleure partie de la paille.

Qui ne connaît Cérès et sa fancille ? Les trois quarts de la France et tout le midi de l'Europe n'ont pas progressé

dans cette voie depuis trois ou quatre mille ans ; ils en sont encore à la faucille de Cérès. Dans le Nord, on moissonne de temps immémorial par un procédé tellement supérieur à tous les autres, qu'il mérite d'être décrir en détail : le moissonneur se sert, au lieu de faucille, d'une petite faux exactement de la même forme que la grande faux ordinaire à faucher les foins, minime, au lieu de manche, d'une poignée très-court, qui peut s'allonger à volonté, ce qui permet de la manier d'une main sûre, sans aucune fatigue. Les Belges, inventeurs de cette manière de moissonner, la nomment *sape*. Pour moissonner à la *sape*, on tient cette petite faux de main droite ; la gauche est armée d'un crochet assez analogue à celui des chiffonniers de Paris, mais plus long et recourbé par le bout. Le moissonneur frappe le blé très-près de terre, ce qui laisse à la paille toute sa longueur. Tandis qu'il frappe avec la faux, la main gauche, qui tient le crochet, maintient fermes les tiges abattues, et, par un mouvement facile à exécuter, elle en forme une petite javelle ; une femme suit d'ordinaire les moissonneurs à la *sape* pour réunir ces javelles en gerbes, et les lier aussitôt, afin de pouvoir les poser debout par quatre, les épis en haut, position dans laquelle elles achèvent de sécher. On ne peut se figurer quels avantages résultent de ce simple arrangement des gerbes, comparé à l'usage de les laisser à plat, en tas sur le sol. Si survient une petite pluie, l'eau glisse sur l'épi placé debout, et le mouvement courant d'air la séche en un instant ; si la pluie augmente, on prend une des quatre gerbes, dont on couvre les trois autres, en l'ouvrant, comme le montre la figure ci-jointe ; une récolte en cet état peut braver huit ou dix jours de pluies continues, comme il en surviennent souvent au mois d'août sous le climat humide de la Belgique.

En France, excepté dans le Nord, où les mûrs et les usages sont restés belges en grande partie, les gerbes, en tas sur le sol, ne manquent pas d'y pourrir à la suite des pluies prolongées, s'il en vient à cette époque, et une portion importante du grain germe dans l'épi.

Ce que le bon sens et l'esprit d'observation ont enseigné de temps immémorial aux bons paysans flamands, les meilleurs cultivateurs de l'Europe, sans excepter les Anglois, l'esprit de routine empêche nos paysans de la Beauce et de la Brie de l'adopter ; il y a des années pluvieuses où cela cause, au seul rayon d'approvisionnement de Paris, une perte de plusieurs millions.

Dans tous les pays de grande culture, la population est trop clairsemée pour suffire aux travaux de la moisson ; les plaines de la flèche et celles de la Brie, ces deux greniers de Paris, ne pourraient être moissonnées sans le secours des émigrations périodiques de travailleurs qui s'y donnent rendez-vous, les uns du nord, les autres du midi. La concurrence que font aux ouvriers français les moissonneurs belges à la *sape* ne date pas de fort bientôt ; il y a quelques années, les sapeurs ne passaient pas la Somme ; ils passent aujourd'hui la Seine ; on les rencontre déjà jusque dans la vallée de la Loire. Les autres moissonneurs viennent de la Bourgogne, particulièrement des montagnes du Morvan ; dans la Beauce ou les désignent sous le nom d'*auterons* ou *bauterons*, nom que nous avons entendu expliquer par la périphrase : gens du pays haut ; nous ne garantissons pas cette étymologie. Les hautes-neisoissons qui à la faucille ; ils lancent les orges et les seigles médiévales ; la faute est pour cet usage même d'une espèce de grillage en osier qui rabat les châsses coupés en les empêchant de se disperser, et fait de chaque trait de faux la base d'une gerbe toute préparée.

Après la moisson des plaines de la Beauce, de la Brie et de l'Ile-de-France, les sapeurs belges s'en retournent à temps pour faire leur propre moisson, retardée de près de quinze jours à cause de la différence de latitude. Les Bourguignons du Morvan sont moins pressés de s'en retourner ; dans leurs pavillons il n'y a pas de moisson qui les rappelle.

Les cérémonies pompeuses du culte de Cérès ont laissé des traces en Italie, même en Espagne ; l'Allemagne célèbre périodiquement des fêtes agricoles avec beaucoup de solennité ; en France, les contrées les plus riches en cérémonies n'ont rien conservé de ces cérémonies païennes ; un simple violon de village, monté sur un tonneau placé debout, fait quelquefois danser les moissonneurs de l'un et l'autre sexe après la récolte de la dernière gerbe ; c'est un usage assez général, mais dont beaucoup de fermiers se dispensent quand la récolte n'est pas assez bonne à leur gré, ou qu'ils ne sont pas en veine de gaieté.

La conservation des grains, soit dans l'épi, soit hors de l'épi, donne lieu à des travaux et à des procédés très-divers dans les différentes régions de la France agricole. Considérons d'abord les procédés les plus simples. En Bretagne, terre fertile, mais mal cultivée, allannée comme ses habitants et produisant peu faute de nourriture, c'est-à-dire faute d'engrais, la conservation des grains ne regarde pas le paysan ; aussi la moisson faîte, chacun s'armé d'un fléau ; tout est battu en quelques jours jusqu'à la dernière gerbe ; on centre à la main, dans des sacs, la quantité de grains nécessaire à la consommation présumée de la famille ; le reste va directement au marché. La conservation des grains regarde, par conséquent, non le cultivateur, mais exclusivement le négociant qui fait le commerce des grains. Cette méthode, suivie de temps immémorial dans toute la partie sud de l'Armorique, depuis Nantes jusqu'à Brest, supprime les granges, les meules, les greniers et tout ce qui s'y rapporte dans les pays de grande culture. Sur tout longueur de plus de trois cents kilomètres, on ne rencontre, dans toute cette partie de la Bretagne, ni granges, ni carrelé, ni grange, ni meule de grains ; les meules de paille ou *pailles*, qu'on voit à la porte de chaque métairie, ne renferment réellement que de la paille pour la nourriture ou la literie du bétail.

Dans le Midi, le battage au fléau est inconnu ; les grains ne sont comparativement au vin, à l'huile et à la soie, qu'une récolte accessoire dans une partie de nos départements méridionaux ; chaque métairie, de même qu'en Bretagne, réalise

sa récolte aussitôt qu'elle est terminée; les gerbes vont directement du champ sur l'aire. L'emplacement de l'aire est choisi dans un lieu le plus souvent élevé, toujours le plus

découvert et le mieux arrosé possible, à portée de l'exploitation; c'est une espèce de plate-forme circulaire grossièrement pavée. Les gerbes transportées sur l'aire y sont foulées sous les

pieds des chevaux, des bœufs ou des mulets, selon la méthode décrite dans la Sainte-Ecriture, méthode qui n'a pas changé depuis Moïse, et qui par conséquent ne saurait avoir



moins de trente-cinq à quarante siècles d'antiquité. Cette opération se nomme *dépiquage*.

A mesure que la paille se trouve suffisamment triturée sous la course circulaire des animaux employés au dépiquage, on l'enlève par brassées en la seconde; le grain tombe de lui-même, mêlé de beaucoup de paille; on ne l'en sépare que par des vannages réitérés, travail pénible et très-long quand on n'est pas favorisé d'un peu de vent; c'est la raison qui fait choisir pour l'aire une place très-aérée. Le tarare ou

diable volant, aujourd'hui universellement adopté dans tout le reste de la France, commence à peine à s'introduire dans les exploitations du Midi; cette machine, des plus simples, vane parfaitement le grain sans attendre qu'il plaise à Dieu de faire souffler le vent.

La paille, par l'opération du dépiquage, est réduite en fragments, dont le plus long n'a pas plus d'un décimètre; elle sert de nourriture principale aux bœufs pendant l'hiver. Les hache-paille sont inconnus dans tout le Midi; la paille

la conservation dans les granges des gerbes qui n'ont point été battues offre toujours un inconvénient grave; les rats et les souris pullulent dans les granges remplies; ces animaux y détruisent d'énormes quantités de céréales. La multiplication des rongeurs est beaucoup moins dans les meules à l'air libre; les gerbes y sont, sous tous les rapports, mieux qu'en grange; une bonne couverture en chaume les préserve très-bien de l'humidité atmosphérique; un rang de fagots dorrières, placés circulairement, les garantit également contre l'humidité du sol; les chats et les chiens de petite taille, dressés à la chasse des rats, peuvent aisément les poursuivre sous les meules par des passages menagés à dessein; s'ils ne les détruisent pas complètement, ils les trouvent assez pour qu'ils ne puissent multiplier à l'excès.

Rien ne surpassé pour ce mode de conservation la meule à toit moillé, ou grange portative, dont le toit s'abaisse à mesure que la meule entamée par le sommet diminue de hauteur. Tel est, en effet, le défaut des meules: tant qu'elles sub-



(Moissonneur à la sape.)

qui a subi le dépiquage est en effet comme hachée; elle occupe trois-pen d'espace comparativement au volume des gerbes; on la conserve en tas dans les greniers.

Dans tous les pays où le dépiquage est usité, les granges sont aussi inutiles qu'en Bretagne; rentrer des gerbes dans une grange ou les conserver en meules à l'air libre sont deux opérations dont les cultivateurs du midi de la France n'ont aucune idée, parce qu'ils n'en ont aucun besoin.

Mais, dans les contrées tempérées du centre et du nord de la France, partout où la récolte du blé tient le premier rang,

il est de toute impossibilité de battre toutes les gerbes au moment de la moisson, pour n'avoir à conserver que du grain et de la paille isolé l'un de l'autre; les granges, les meules, les machines à battre, les silos, les greniers à bascule, sont dans ces riches contrées des objets dignes de toute l'attention des agriculteurs. Le génie des mécaniciens et des architectes, assortie à celui des agronomes, s'occupe incessamment de perfectionner tous ces moyens de ne laisser rien perdre de la plus précise des récoltes, et d'en conserver le plus longtemps possible les produits en bon état.



(Moissonneuse à la faufile.)

sistent intégralement, rien de mieux, mais il faut faire jaser, mais il faut toucher; dès qu'on les entame, ce qui n'est pas immédiatement battu est à la merci des éléments.

Les Anglais, dont le génie inventif a perfectionné tant d'industries, ont fait usage des premiers des machines à battre, aujourd'hui assez répandues en France dans les pays de grande culture. Elles ont toutes pour base la machine à assaie, formée essentiellement de deux cylindres cambrés, entre lesquels les épis sont engagés et les poils émoussés, ce qui ne permet pas à un seul grain de rester dans l'épi.

Ces machines ont le défaut de coûter fort cher; on ne peut en avoir une passable à moins de 2,000 francs; les meilleures coûtent le double; elles ne conviennent par conséquent qu'aux grandes exploitations. L'usage commence à s'introduire, parmi les fermiers de Seine-et-Marne, d'Eure-et-Loir (Brie et Beauce), d'acquérir en commun une machine à

faire argent de ses grains; elle laisse toujours une portion considérable de grains dans l'épi; voilà, certes, bien des motifs pour que l'agriculture y renonce à jamais. On objecte la suppression de la main-d'œuvre; cette objection, qu'on peut

opposer d'ailleurs à toute espèce de mécanique perfectionnée, est ici sans aucune valeur; les bras manquent pour les travaux des champs; les villes et l'armée absorbent et dévorent la jeunesse des campagnes; l'emploi des machines à



(Moissonneur à la faux.)

battre, dont toutes les fermes d'une commune se servent tour à tour.

Il reste beaucoup à faire dans cette voie pour doter la petite culture d'une bonne machine à battre, d'un prix modéré; les divers essais de fléaux mis par une manivelle adaptée à un cylindre n'ont pas jusqu'ici atteint ce double but; la moyenne et la petite culture en sont encore au fléau à bras pour toute ressource; c'est la plus lente et la plus defectueuse manière de battre les céréales; elle coûte fort cher, elle met le fermier à la merci des ouvriers au moment où il lui faut



(Dépiquage des blés dans les départements méridionaux.)

battre ne retranche rien au salaire des travailleurs agricoles.

Le grain battu n'est pas encore sauvé des attaques de ses innombrables ennemis. Dans les greniers, outre les souris qu'il est facile de détruire, il est en proie à un insecte fort petit, mais très-destructeur, parce qu'il multiplie prodigieusement. Le charançon (*curculio*) est le fléau de nos greniers. De tous les moyens de détruire les charançons, le plus simple consiste à étendre le soir sur les tas de blé de peu d'épaisseur des toisons en suint, non lavées, provenant de moutons récemment abattus; tous les charançons se rendent pen-

dant la nuit dans la lame de la toison; chaque matin on la secoue dans la basse-cour afin que les poules profitent des charançons, dont elles sont fort avides; au bout de quelques jours, il n'y a plus de charançons en apparence; mais il suffit de deux ou trois de ces insectes échappés à la destruction pour repeupler très-rapidement; puis ceux qui étaient à l'état de larve n'ont pu être attrisés par l'odeur des toisons, et recommencent bientôt une génération nouvelle.

Les procédés qui préviennent la multiplication des charançons sont donc de beaucoup préférables aux procédés de des-



(Moissonneurs faisant les meules.)

truction, qui n'atteignent jamais complètement leur but. Dans les greniers des fermes, on n'emploie pas d'autre moyen que de remuer fréquemment les grains à la pelle, moyen long, coûteux et peu efficace. Mais dans les vastes établissements de meunerie, dont un des plus beaux modèles qui soient en Europe est le moulin à vapeur de la Villette, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, on use d'un procédé fort ingénieux, qui exige un bâtiment construit exprès; le blé, au moyen d'un système de trappes, y est mis en circulation du haut en bas, d'étage en étage, et remonté à l'étage supérieur au

moyen d'une bascule; il reçoit ainsi l'agitation et la ventilation nécessaires à sa bonne conservation, et les insectes ne peuvent s'y multiplier.

On sait que dès la plus haute antiquité, les Egyptiens conservaient leurs grains dans des caisses nommées silos, encore aujourd'hui fort en usage chez les Arabes de l'Algérie, comme dans tous les pays de l'Orient. Des essayaux auxquels ont été faits sous la Restauration pour introduire en France l'usage des silos; quoique les grains s'y conservent assez bien,

l'usage ne s'en est pas généralement répandu. Il y a pour cela une raison qui l'emporte sur toutes les autres, une raison qu'il faudrait publier sur les toits pour forcer nos hommes d'Etat à en faire leur affaire principale, et nos agronomes à s'en occuper sans relâche: la France n'a pas de réserve de céréales. En temps de paix, elle se suffit tant bien que mal, grâce au secours des grains étrangers de la Baltique et de la Mer Noire, qui affluent à bas prix sur tout notre littoral; mais, qu'on le sache bien, en France, une guerre malheureuse, une ou deux mauvaises récoltes seulement, c'est la famine,

(Nous donnons aux lecteurs et lectrices de l'ILLUSTRATION le vaudeville final de l'opéra *On ne s'avise jamais de tout*, charmant *pont-neuf* plein de cette bonhomie vive et franche qui distinguait la musique d'autrefois. MM. les vaudevillistes ne manqueront pas sans doute d'en tirer parti.)

ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

PREMIER COUPLET.

Allegretto.

CHANT. *F*

Un tu - - teur pour sa pu - - pil - le Brû - le des plus ten - dres feux De son

PIANO. *F* *p*

coeur la paix s'ex - - i- - le C'est un argus aux cent yeux Il voit tout Est par - tout Du gre-

nier jus-qu'à la ea - - ve Sans lé - - moin A - - vec soin Il vi - - si - te cha - que coin Son a-

mour Nuit et jour Son a - mour le rend es - - clai - - ve De bons chiens Vieux gar - diens Et mal-

gré tous ces moy - - - ens Un en - - fant vient à bout de tromper bar-be gri-se Ah! c'est qu'on ne s'a

LISE.

vi - so ja - - mais ja - - mais de tout Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

DAME SIMONNE.

Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

LE MARQUIS.

Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

LE DOCTEUR.

Un en - - fant vient à bout de trom-per bar-be gri - se Ah!

C'est qu'on ne s'a - - vi - - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vi - - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on no s'a - - vi - - se Ja - - mais ja - - mais de tout.

C'est qu'on ne s'a - - vise Ja - - mais ja - - mais de tout.



Procès d'E. DUVASSEUR.

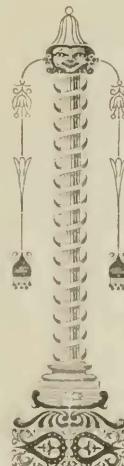
DEUXIÈME COUPLET.

LE MARQUIS.

Cher docteur, veulez-vous suivre
Le conseil de la raison ?
C'est de brûler votre livre
Et d'oublier sa leçon.

LE DOCTEUR.

Oui, ma foi !
Je vous crois ;
De ce soin je me délivres,
Mais j'en voi
Comme moi
S'adonner à cet emploi :
Vieux jaloux,
Loupe-garous,
Il vous faut apprendre à vivre,
Comprenez,
Retenez
Qu'ici-bas vous vous damnez.
Un cofoul vient à bout, etc.



TROISIÈME COUPLET.

LISE (AU PUBLIC).

Avec l'espoir de vous plaire,
Nous rajustons aujourd'hui
Un opéra centenaire
En son temps fort applaudi.
Les l'cons
En chansons
Parfois plaisir davantage ;
Les sermons
Froids et longs
Ici ne semblent pas bons.
Si l'autour,
Par malheur,
N'obtient pas votre suffrage,
Il a tort ;
Mais encor,
Ne le jugez pas à mort :
Parlez à son goût
Sa lusette impérieuse ;
Songez qu'on ne s'avise
Jamais, jamais de tout !



MARGHERITA PUSTERLA.

Lecteur, as-tu souffert? — Non — Ce livre n'est pas pour toi.

CHAPITRE V

LA CONJURATION.

« O Jésus, qui êtes aussi un petit enfant, et qui dès votre enfance avez commencé à souffrir; vous qui croisez en âge et en sagesse, soumis à vos parents, et acquerant de la grâce devant Dieu et devant les hommes, oh! veuillez garder mon enfance, et faire que je n'en souille pas la pureté, et que mes œuvres,

conformes à votre volonté, me promettent un bel avenir aux yeux de mes parents et de mes concitoyens.

« Bon Jésus, qui avez aimé vos parents, je vous recommande les miens; bénissez-les, donnez-leur la patience dans la douleur, la force de se soumettre, et la consolation de me voir grandir tel qu'ils me désirent, dans la crainte du Seigneur.

« Bon Jésus, qui avez aimé votre patrie même ingrate, et qui pleurez en prévoyant les murs dont elle allait être accablée, regardez mon pays d'un œil bienveillant, délivrez-le de ses maux, convertissez ceux qui le contrôlent par leurs fraudes ou par leurs violences; inspirez-leur la confiance du bien, et faites que je puisse devenir un jour un étoyn probe, honnête, dévoué. »



Marguerite faisait répéter cette prière à son Venturino, qui se tenait à genoux devant elle et les mains jointes. Une mère qui apprend à prier à son enfant est l'image à la fois la plus sublime et la plus tendre qu'on puisse se figurer. Alors la femme, élevée au-dessus des choses de ce monde, ressemble à ces anges qui, nos frères et nos gardiens dans cette vie, nous suggèrent nos vertus et corrigeont nos vices. Dans l'âme de l'enfant se grave, avec le portrait de sa mère, la prière qu'elle lui a enseignée, l'invocation au Père qui est dans le ciel. Lorsque les seductions du monde voudront le conduire à l'iniquité, il trouvera la force de leur résister en invoquant ce Père qui est dans le ciel, jeté au milieu des hommes, il rencontrera la fraude sous le manteau de la loyauté, il verra la vertu dupée, la générosité rafflée, la haine furieuse, et tiède amitié; frémissant, il va mandrue ses semblables... mais il se souvenir du Père qui est dans le ciel. A-t-il, au contraire, cédé au monde, l'égoïsme et ses bassesses ont-ils gerné dans son ame? au fond de son cœur résonne une voix une voix austerement foudre, comme celle de sa mère lorsqu'elle lui enseignait à prier la Tièvre qui est dans le ciel. Il traverse ainsi la vie; puis, au lit de mort, abandonné des

hommes, entouré seulement du cortège de ses œuvres, il revient encore, en pensée, à ses jours enfantins, à sa mère, et il meurt plein d'une tranquille confiance dans le Père qui est au ciel.

Et Marguerite faisait répéter cette prière à son petit enfant; puis le déshabillant elle-même, aimable travail qui n'est jamais une fatigue pour les mères, mais la plus suave des douceurs, elle le couchait, le baignait, et, avec l'extase de la tendresse maternelle, elle s'écriait: « Tu seras vertueux! »

Benturio abandonnait ses paupières à ce sommeil béni de l'enfance, qui s'endorse sans une pensée entre les bras desangés, sans une pensée se réveiller... Heureux pour! les plus beaux de la vie, et qu'on passe sans les goûter!

Marguerite contemplait la rapide respiration de l'enfant. Le brillant incarnat que le sommeil répandait sur les joues de Venturino l'invitait à les couvrir de ses baisses, et le visage de la mère respandissait d'une ineffable beatitude pendant qu'elle demeurait absorbée dans la contemplation mutette de ces yeux fermés, qui devaient lui sourire amoureusement au réveil.



Enfin, Marguerite s'arracha à ce berceau, et vint dans la salle où s'étaient réunis les plus intimes amis de la famille pour saluer le retour de Pusterla. La joie de le revoir avait effacé dans le cœur de Marguerite les déplaisirs que l'on avait causés l'absence. Son ame, si bien faite pour sentir les joies domestiques, lui disait qu'après un éloignement si fécond en périples, rien ne sourirait davantage à son mari que de rester paisible entre sa femme et son fils, et de réumr trois vies en une seule. Mais d'autres pensées bouillonnoient dans l'esprit de Pusterla, et tout le jour il ne faisait que réver et préparer la vengeance.

Pendant son séjour à Vérone, il n'avait point racheté à Mastino ni le nouvel outrage qu'il venait de recevoir, ni sa vieille haine. Le Scaliger, voulant tourner ce ressentiment à son profit, l'enflamma autant qu'il put, et promit à Pusterla que, quelle que fut la résolution qu'il prit, il l'aurait en lui assistance et protection. Matteo Visconti, que ses déportements rendirent fâcheux par la suite, ne devait pas être vivement touché des désordres de son oncle, mais il était bien aise de trouiller l'étang pour y pêcher, et il attisa le mécontentement de Pusterla. Il lui donna des lettres pour ses frères Galéas et Barnabé, où il les exhortait à se souvenir de leur origine, et à profiter de l'occasion pour rompre le joug, comme il disait, d'un prieur et d'un broueau.

Pusterla était revenu secrètement à Milan, aucune banière sur les tours n'annonçait sa présence, et la garde accompagnée ne veillait point à la porte du palais; mais, à l'intérieur, Pusterla dévorait les orages de son ame, sans que sa femme parvint à les adoucir. Habitué à la vie bruyante des cercles, aux discussions, toujours avides de nouvelles et fortes émotions, il n'aurait pu passer même cette première soirée paisible dans sa famille: par son ordre, Alipolo avait porté l'avis de son retour à ses amis les plus sûrs, et ceux-ci, la soir, l'un après l'autre, par une partie secrète donnant sur la voie des seigneurs Piatti, étaient venus le trouver et le consoler.

Les dehors du palais étaient mutes et sombres, comme s'il eût été désert; mais, à peine Frazzano Malaspina, le fidèle portier, avait-il fait passer les amis du seigneur d'une première et courte dans la seconde, ils étaient accueillis par des valets vêtus en livrée mi-parme jaune et noire, qui, portant des torches de cire, les introduisaient de plain-pied dans une



vaste salle sans communication avec le palais, et entourée par les jardins. Des tapisseries historiques couvraient les muraillées; y et là des étagères portant des vases et des plats en faience avec des fruits en relief et coloriés; deux larges fenêtres, percées de chaque côté et tendues de rideaux d'éclatantes couleurs, donnaient passage à la brise du soir, qui tempérait agréablement la chaleur du mois de juin. Ils entraient, et les uns entourant Francesco, les autres assis sur de vastes chaises de velours, d'autres, près d'une table où l'on avait posé en désordre des gants, des manteaux, des épées, des toques, discourraient, racontaient, interrogeaient, écoutaient. On remarquait le bouillant Zurione, frère de Pusterla; le modeste Maffeo de Besozzo, Calzino Formello de Novare, Borolo de Castelletto, et d'autres, exaltés Gibelins, qui, dégoûtés aujourd'hui d'un prince dont ils avaient autrefois établi le pouvoir, montraient par là qu'il n'avait point réalisé leurs espérances. Les frères Pinala et Martino Aliprandi arrivèrent les derniers. Ils étaient près à Monza; le premier, habile capitaine; le second, jurispercute renommé. Ils avaient gagné la faveur d'Azzone en lui ouvrant, en 1259, les portes de Monza, que Martin, devenu podestat, fit seindre de muraillées. Pinala la défendit contre l'empereur Louis de Bavière; puis, à la tête de l'armée de Visconti, il enleva Bergame au roi de Bohême. Ces prouesses lui valurent d'être, à la fin de 1258, armé chevalier dans l'église de Saint-Ambroise, en même temps que notre Pusterla. Mais Pinala était descendu de cet aigle lorsque, à l'époque de l'invasion de Lodrisio, il se vit forcément abandonné des troupes qu'on lui avait confiées pour défendre le passage de l'Adda à Rivolta. Une nouvelle guerre qui pourrait le venger du déclin de Lucchio, ou du moins, par de belles emprises et de brillants succès, effacerait la honte de son armée, était le plus ardent de ses désirs.



Dans une telle assemblée et dans une semblable circonspection, on ne devait point s'attendre à des paisibles discussions : au ressentiment des malheurs publics, chacun ajoutait le ressentiment d'une injure particulière. Aussi s'échapperaient-ils en projets violents, furieux contre les tyrans de leur pays, et ils dominerent d'autant plus carrière à leur hameau qu'ils étaient plus sûrs de ceux qui les entouraient. « Hélas ! oui, s'écriait Franciscolo, au moment où Marguerite, après avoir coulé son fils, entrat dans la salle, ils vont, ces vieillards, chantant les maux qui nous accablent au temps de notre liberté ! Ce n'étaient que batailles : tous, jusqu'aux enfants, devaient s'exercer sans cesse au maniement des armes. Tout à coup sonnait la Martingale, on sortait le Caruccio, et chacun, de gré ou de force, était réduit à se vêtir de fer, à se priver du repos de sa maison, des gains de son métier, pour courir dans les sanglants dangers de la milice et des horreurs, exils, dénonciations, menaces... Oh ! que n'avions-nous un chef qui nous contienne avec une main de fer ! C'est ainsi que parlait les timides à qui la nature a refusé sous les glaces de l'âge. »

Zurione l'interrrompt : « Et c'est la aimier la patrie ! Ils récoltent aujourd'hui ce qu'ils avaient semé. La liberté est éteinte, la guerre ne l'est pas. Les meurtres, l'exil, ne sont pas moins fréquents et ils ne profitent plus à la patrie ; ils ne servent qu'à consolider la puissance de notre maître et à rayer nos propres fers. Alors c'étaient nous qui voulions la guerre, nous qui la déclussions. Après l'effervescence d'une première ardeur, tout se calme et n'inspire que pour le bien de tous ou du plus grand nombre. Aujourd'hui le seigneur commande la bataille seul, à son gré, pour satisfaire à des intérêts isolés, et c'est nous qui devons le suivre. Notre travail est sa gloire. »

Vous dites vrai, s'écriait Alpinolo, sa gloire ! A qui est revenu l'honneur de la victoire de Parabiago ? qui a triomphé ? qui en a tiré profit ? On a dit : Lucchino est un vaillant chevalier, donc élevons-le à la seigneurie. — Et pourtant, si nous n'avions pas été là... »

— Oh ! pourquoi, reprend Zurione, pourquoi l'as-tu détracé de l'arbre à Parabiago ?

— Il eût certainement mieux valu l'y laisser, dit le docteur Aliprando ; on ne verrait point aujourd'hui les priviléges des nobles foulés aux pieds, les Gibelins confondus avec les plus bas Guelfes, les grands seigneurs grevés de tributs comme la plèbe la plus infime ; on ne verrait point dans l'ouïe ceux qui autrefois....

— Et nous nous taisons ! disait Alpinolo, les yeux éteintes et frappant la table de sa main. Ne pouvons-nous nous venger ? Qui ! n'avions-nous plus d'épées ? Les bras lombards n'ont-ils plus de nerfs ? Nous n'avons qu'à vouloir être libres, nous le serons. »

Et il levait les yeux sur Marguerite, comme pour chercher une approbation dans l'expression des traits de sa maîtresse. Des sa première enfance, Marguerite avait été habituée à entendre discuter chez elle les affaires publiques, et elle s'était formé une manière de les voir et de les apprécier. Dans ces temps où la vie publique avait tant d'énergie, il n'était donc pas ridicule qu'une femme s'entrebat de politique, et elle ne laissait pas l'impression fausse qu'on peut éprouver à d'autres époques en voyant une dame décider hardiment les questions qui embarrassent les plus sages, sans écouter autre chose que la sensation du moment ou l'opinion de son plus proche voisin. L'éducation qu'elle avait reçue de son père lui avait appris à discerner la raison des exagérations des exaltés, et les injures véritablement des préjugés de la passion ; mais, n'espérant pas calmer l'impétuosité de l'assemblée, il lui faire goûter ses raisonnements, elle se tenait à l'écart, et consentait à causer avec le docteur Aliprando.

Celui-ci, en véritable érudit qu'il était, se montrait tout fier d'avoir en le premier, à Milan, le livre des *Remedes de l'une et de l'autre Fortune*, publié vers ce temps par Pitrarque, et il s'était empressé de l'apporter dans cette soirée à Marguerite,

qu'il savait amoureuse des belles nouveautés. Elle feuilletait le livre en lui demandant son avis et en jetant çà et là les yeux sur le parchemin. Bientôt, de sa belle main, elle demanda un peu de silence, et, d'une voix suave qui commanda aussitôt l'attention des assistants, comme au milieu d'une taverne lorsqu'une flûte mélodieuse se fait entendre, elle parla ainsi : « Ecoutez les sages pensées du livre que le docteur m'a donné : *Les citoyens craignent que ce qui était la règle de tous n'étaiet la ruine d'aucun d'eux. C'est pourquoi il convient de chercher avec piété et prudence à porter la paix dans les esprits ; et si cela ne réussit pas auprès des hommes, il faut prier Dieu de ramener la lumière dans l'âme des citoyens.* »

Alpinolo comprit cette réponse indirecte. « Si l'énergie d'une volonté unanime, dit-il, manque aux citoyens, que ne peut accomplir un seul homme ? que ne peut le poingard d'un homme résolu ? »

Aliprando, prenant le livre dans ses mains, ajoutait : « Ma douceur est comme l'abeille ; des fleurs, elle ne prend que le miel. Mais l'abeille elle-même, à son aiguillon pour repousser les attaques, et je vous prie d'écouter ce que le divin poète dit en un autre endroit, il lui : *On a seigneur de la même force qu'on a la gâté et la pitâate. Seigneurie et bonte sont choses contradictoires. Dire qu'un seigneur est bon n'est que mensonge et auditation manifeste ; il est de la force de tous les hommes parce qu'il enlève à des concitoyens la liberté, le plus grand de tous les biens de ce monde, et que, pour satisfaire l'insatiable aridité de son seul, il voit d'un oeil sec des milliers de souffrances. Qu'il soit aimable, gracieux, libéral à donner au petit nombre de ses favoris les déguishes de ses sujets, qui importe ? c'est l'art de ces tyrans que le peuple appelle seigneur qui sont ses bourgeois.* — Bien ! — Bravo ! — Bien ! pense ! — Heureusement dit ! » Tels étaient les cris qu', de toutes parts, s'élevaient de l'assemblée. Le docteur, flatté de ces applaudissements comme s'ils se fissent adressés à lui-même, continua : « Prenez l'oreille, voilà qui est fort : *Comment peut-on déclarer ces frères, ceux qui ont passé avec les jeunes de l'enfance et de l'adolescence, ceux qui ont respiré le même air sous le même ciel, qui ont tout partagé avec toi, sacrifices, jeux, plaisirs, souffrances ? De quel front peut-on vivre là où tu sais que ta vie est détestée et que chacun te souhaite la mort ?* — Qu'en dites-vous ? Est-il besoin de vous expliquer ce portrait ? n'est-il pas écrit précisément pour... »

— Pour Lucchino, qui en doute ? c'est lui tout entier, » répondirent ensemble tous les conjurés. Puis un commandant, un second répétant, un autre voulut voir de ses yeux les paroles sacro-saintes du grand Italien, de l'Italien vraiment libé, comme ils appelaient Pitrarque, sans se soucier qu'il courtisait alors les prélats d'Avignon, qu'il avait caressé Lucchino de ses flatteries, et que, mesurant les vertus des princesses à leur libéralité, il avait proclamé l'évêque Giovanni le plus grand homme de l'Italie. Ces illustrations devaient même lui attirer le blâme d'un autre illustre de ce temps-là, Boecace, qui lui reprocha de vivre dans une étroite amitié avec le plus grand et le plus odieux des tyrans de l'Italie, dans une cour aussi pleine de bruit et de corruption que l'était celle des Visconti.

Marguerite, dont la douceur naturelle avait été entretenue par les conseils pourpres de son père, jetait çà et là quelques paroles pour désapprouver les mesures excessives. Elle montrait que de telles plaintes contre un gouvernement tyramique ne pouvaient que l'empirer et envenimer les souffrances. Il fallait plutôt, s'il était possible, le réformer par les voies légitimes, et non abuser dans le sein des opprimés une fureur impunissable. Si ces moyens manquaient, il fallait souffrir en paix en changer de patrie. « J'ai entendu, ajoutait-elle, dire souvent que la patience est la vertu des nobveaux. Aucune réforme ne peut grandir si elle n'a ses racines dans le peuple. Ce peuple, malgré l'opinion des partis extrêmes, n'est ni tout or, ni tout fange. Sans cette courde sous le travail, il ne s'abandonne guère aux sentiments, et calcule de préférence les avantages immédiats. Ne dédaignez pas les avis d'une jeune femme ; je vous les donne comme empreints de l'expérience de mon père, qui avait aussi ce proverbe de la bouche : Le peuple est comme saint Thomas, il veut voir et toucher. Mais vous, quelle est votre conduite ? Vous parlez de liberté, et vous n'interrogez point la volonté du peuple ; de vertu, et vous vous préparez à l'assassinat ! »

— Non ! non ! c'est parler avec sagesse, » disait en l'appuyant Maffino Besozzo ; « on ne doit point recourir à des moyens si désespérés. A quoi sera jamais le meurtre d'un tyran ? Deinai le peuple s'en domine un autre. Nos pères suivraient une route plus sûre. La religion a établi sur la terre une puissance supérieure à celle des trônes, gardienne spirituelle de la justice et tutrice de la paix contre la violence. L'innocence qui se confie en elle et lui demande secours est toujours accueillie, et l'épée des tyrans s'envole contre le mattozzo des papes étendu sur l'humanité. Vous nous rappeleriez qu'un empereur demande pardon, les pieds nus, à Grégoire VII, des injustices commises. Quand Barberousse voulut étouffer la liberté lombarde, qui marchait à la tête de notre ligne, qui empêcha l'Italie de tomber tout entière sous le joug des Allemands ? Qui réprima la sauvage tyrannie d'Ezzelino ? Aujourd'hui, nous nous défions de cette puissance pacifique pour ne nous en rapporter qu'à notre épée. Nous voyons les fruits de notre défiance.

— O le quelque hypocrite ! ô le papiste ! ô le moine ! s'écrierent à la fois les assistants. Ils n'avaient point de raisons à opposer aux faits rapportés par Maffino, aussi se jetaient-ils dans l'injure et dans le sophisme. « Le pape, reprenait Pusterla, que peut-on espérer de lui ? Homme-lige de la France, il vaut se créer un royaume terrestre comme ces princes que nous combattions. Il n'y a de salut que dans le peuple. »

— Et le peuple, interrompit Martin Aliprando, le peuple, n'est-ce pas nous ? La pesanteur du joug des Visconti n'est-elle pas sentie par tous ? Le peuple qui l'a été peut lui retirer l'autorité qu'il lui a donnée. Mais ce peuple qui gémit dans l'oppression à la bouche fermée par l'épouvante. Il n'est

qu'un moyen pour qu'il manifeste ses vœux, et c'est la révolte.

— Et les armes, ajouta Pinalla.

— L'Etat, reprit Franciscolo, est entouré de seigneurs chagrins ou envieux de la grandeur de Lucchino. Qu'y a-t-il de plus facile que de s'entendre avec eux ? Je suis sûr de Vérone, Loir, de désirer l'unité de Visconti, le Scaliger n'attend que l'heure de se déclarer contre lui. La révolte de Lodrisio a montré que pour détruire la Vipere, il ne fallait qu'une lance sondoyée. Que sera-ce donc lorsqu'elle sera attaquée par un chef appuyé de la confiance du peuple ?

— Ne pourrait-on pas tirer Lodrisio lui-même de sa prison de Saint-Colomban ? demanda Zurione.

— N'est-il donc pas d'homme, dit avec mépris Pinalla, qui sache mieux que lui tenir l'épée ?

— N'est-il pas de chefs, ajouta Borolo, d'une naissance plus relevée ? Barnabé et Galéas sont maintenant mal vus de leur oncle ; ils lèveraient bien vite leur hanième s'ils étaient certains d'avoir des partisans.

— Quel fond peut-on faire sur eux pour notre desssein ? demanda Pusterla, à demi fâché de n'être point proposé lui-même. J'ai pour eux des lettres de leur frère Matteo, mais je ne sais jusqu'à quel point on doit compter sur eux.

— Ce sont des âmes libres, enflammées de l'amour du bien public et de la liberté, » circuit Alpinolo, prompt à supposer dans les autres les sentiments qui l'animait. Mais Besozzo, plus expérimenté et plus pénétrant, répliqua : « Ainsi de la liberté ! Attendez pour leur donner ce nom qu'ils soient assis au pouvoir. Qu'un général assiége une cité, il met tous ses soins à démolir les défenses ; il ouvre la brèche, il abat les murailles. S'en est-il rendu maître, il va mettre tous ses soins à lever les remparts, à réparer, fortifier les murs de la ville. C'est l'image de ceux qui aspirent à gouverner.

— Et c'est pourquoi, ajouta Ottorino Borsò, ils donnent de l'ombre à Lucchino. Barnabé joue un double rôle : il se montre avec nous amoureux de la liberté ; avec son oncle, dégagé de tout désir de régner. Quant au beau Galéas, son ambition s'avoue au sein des magnificences où il figure, et il est trop occupé à partager le lit de Lucchino pour pouvoir partager son trône. »

Cette saillie excita un rire général. Zurione l'interrrompt.

« A qu'avons-nous besoin, s'écria-t-il, de revenir sans cesse à cette famille mandue ? Nous avons été maltraités par les pères, donc il nous faut mettre les fils à notre tête ; beau raisonnement, en vérité ! La cité est-elle donc si dépourvue d'citoyens riches et puissants ? Au delors, manquons-nous d'alliés prêts à nous tendre la main ? Quelque ennemi qui se présente contre Lucchino, nous sommes prêts à le secouer... »

— Et une foule d'innocents tomberont sous l'épée en combat à la recherche d'un bien qu'ils ne connaissent pas, que peuvent-ils ne désirer pas. Et vous attirez sur la patrie la guerre, la ruine, les massacres, les violences, pour un résultat incertain ou pour une victoire dont l'unique fruit sera un changement de maître. »

Marguerite avait ainsi interrompu son parent, s'exprimant avec ce calme qui est l'attribut de la raison. Mais il faut d'autres accents pour frapper des esprits exaltés. On croit de tous côtés : « Avec une pareille doctrine, on n'entreprendrait jamais rien. — Le bien public doit être préféré au bien particulier. — Aucune entreprise n'est plus sainte que celle de délivrer la patrie. » Franciscolo, avec un mouvement de dédain, s'écria impérieusement. « Soit, restons là, les mains dans les mans ; faisons-nous tropicaud pour que le loup nous dévore ; faisons-nous, et que le tyran foule aux pieds nos priviléges, qu'il déshonneur nos femmes.... »

A peine cette parole fut-elle sortie de ses lèvres, que, souriant au coup qu'elle allait porter à Marguerite, il vint vouloir la retenir. Il s'approcha d'elle, la combla de caresses, l'appela des noms de tendresse qu'elle affectionnait le plus. Mais sa parole avait été accueillie par un murmure d'approbation et avait tourné la conversation sur la tentative injurieuse de Lucchino, sur les débauches de ce prince et sur d'autres faits de même nature. Celui-là rappelait l'insolence de Lande de Plaisance ; celui-là parlait d'Ubertino de Carrare, qui, ayant été outragé par Alberto della Scala, fit apouler une corne d'or à la tête de Moretto qu'il portait pour crinier, et qui, peu de temps après, par ses manœuvres, enleva Padoue aux Scaliger. « Ça n'est pas la première fois qu'on perd une belle ville pour avoir insulté une belle femme. — Gloire à Brutus et à ses initiateurs ! vive la liberté ! vive la république ! vive satat Ambroise ! Ces cris faisaient résonner les échos de la salle. Comme une décharge électrique secoua tous ceux qui se trouvent dans l'air qu'elle a réuni, aussi la parole d'un seul homme avait animé toutes ces imaginations lombardes.

Un siècle de l'agitation de l'assemblée, apparut un petit esclave mauresque, vêtu de blanc à l'orientale, avec de grosses perles aux oreilles et au cou. Il portait sur sa tête, en levant les bras à la façon des amphores antiques, un vase en argent en forme de panier, dans lequel on avait disposé des ratatinements et des confitures. A côté de lui, un page portait, sur une soucoupe d'or ciselé, une large tasse de même métal et travaillé avec un art infini ; un autre page la renflaissait d'un vin expiis contenu dans une fiole d'argent. On l'offrit d'abord, à genoux, à Franciscolo, qui la porta à ses lèvres et la fit circuler parmi ses amis. On dut la remplir plusieurs fois, et la généreuse liqueur exalta encore dans les ames l'amour de la patrie.

« A la libertà de Milan ! s'écria Alpinolo.

— Oui, oui, répondirent-ils tous ; et, vasant les coupes, ils crièrent : Vive Milan ! vive saint Androise !

— Et meurent les Visconti ! ajouta Zurione. Cette parole ne resta pas sans échos, mais personne ne se leva, comme de nos jours le Parini, pour corriger ce cri en disant :

« Vive la liberté ! et la mort à personne ! »

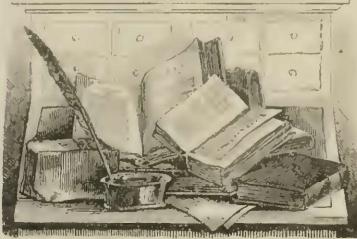
Bientôt, après s'être serré la main en signe d'alliance et de fidélité, ils gérèrent leurs manteaux sur leurs épaules, enfouirent leurs bretelles sur leurs têtes, et se séparèrent en se



promettant de garder le silence, de penser à leur projet commun et de se revoir.

Marguerite s'était retirée dès que la malencontreuse parole de Francesco lui avait rappelé le triste souvenir de l'enquête qu'il leur avait reçue, et revêtu en elle le déplaisir de n'avoir pu le leur sauver. Lorsque les conjurés furent partis, Francesco alla la rejoindre, et ils discutèrent entre eux qu'ils iraient pour leur fils s'établir dans le Vénam, pour attendre en sécurité l'occasion favorable. Ils firent donc tout préparer pour leur départ, qu'ils avaient fixé à la miut du lendemain.

— Mais le lendemain repose dans la droite du Seigneur.



Bulletin bibliographique.

Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne; par M. X. MARMIER, auteur des *Lettres sur le Nord et sur la Hollande*, 2 vol. in-18. — Paris, 1845. Delloye, 5 fr. 50 c. le vol.

M. X. Marmier s'est épris d'une variable passion pour le nord de l'Europe. Depuis plusieurs années il a beaucoup écrit sur l'Islande, sur le Nord, sur la Hollande, et il continue encore ses études littéraires et historiques, si douces à pousser, dit-il, qu'il oublie de les acheter à La Russie, la Finlande et la Pologne sont les trois contrées septentrionales qui lui ont, cette année, fourni l'occasion d'entretenir une active et intéressante correspondance avec des hommes d'état, des ministres, des poètes, des littérateurs. Qu'on ne cherche pas dans ces nouvelles lettres des impressions de voyages imaginaires, des anecdotes vulgaires racontées avec un esprit commun, des catalogues d'objets matériels, une erudition factice et ridicule, des descriptions trop vivement colorées, des observations plus piquantes que vraies. M. X. Marmier a écrit avec bon sens et avec goût les détails que la critique reproche si justement à MM. A. Dumus, Victor Hugo, Th. Gautier, de Cistene, etc. Son talent, calme et pur, est en harmonie avec le caractère des contres vers lesquelles il se sent toujours attiré. Qui ne deviendrait dans certains moments un peu réverbé sur ces plages marécageuses, au bord de ces lac aux îles volées par l'ombra des pâles bouleaux, au bord de ces sites où l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance d'un être révolte, et dans son développement, à une nature primitive et dans son caractère paternel ?

Partie de Stockholm au mois de mai 1842. M. X. Marmier partira d'abord aux îles d'Aland puis, ayant débarqué à Albo, il se rendra à terre à Helsingfors. Quatre de ses lettres sont consacrées à la Finlande. Après avoir raconté longuement la fondation de l'université d'Albo, transportée depuis à Helsingfors, après être entrée dans des détails minutieux sur l'organisation intérieure et les progrès de cette université, M. X. Marmier s'attache à faire connaître à ses lecteurs la littérature finlandaise ancienne et moderne. Il analyse un traité tout à tour sur les vieilles épopées nationales, le Kalevala et le Kanteletar, sur les chefs-d'œuvre des poètes contemporains dont les noms étaient demeurés presque complètement inconnus en France, Chorlens, Franzén et Runeberg. — Le 5 juin il s'embarquera à Helsingfors sur un navire à vapeur, longe les côtes du golfe de Finlande et va débarquer à Viborg, où il gagne Saint-Petersbourg en poste.

M. X. Marmier ne lit qu'un court séjour à Saint-Petersbourg et à Moscou; aussi deux lettres lui suffisent pour décrire leur aspect général et leurs principales curiosités; mais il ait su mettre à profit le temps qu'il venait de passer dans les deux capitales de la Russie. Néanmoins de devoir de ce qu'il a vu, il raconte ce qu'il a vu, et qu'il a entendu. Le couvent le Trinité et le clocher d'Or, administratif, service, échancres populaires, littérature moderne ; tel sont les titres de ces deux lettres consacrées à la Russie et adressées à M. de Lamennais, à M. Michelot, à M. Eblé, à M. Morillot et à M. Amédée Pichot.

En quittant la Russie, M. X. Marmier se rendit en Pologne, dont il visita aussi les deux anciennes capitales, Varsovie et Cracovie. Il nous donne sur l'état actuel de ces malheureux pays de si frustes détails, que nous ne nous sentons pas même le courage d'en faire l'analyse. « Heureusement », s'écriera-t-il en terminant, au fond des souffrances humaines, le ciel, dans sa compassion, a laissé l'espérance. C'est là le dernier sentiment de consolation qui reste aux Polonais, à ceux qui gémissent sur les ruines de leur patrie, et à ceux qui le regrettent sur les rives étrangères.

« Ce livre, écrit dit M. X. Marmier dans sa préface, est le résumé de ce que j'ai pu apprendre, recueilli dans une contrée où il y a tant de choses à apprendre et à recueillir. L'impartialité que j'apportais dans mes observations, j'ai cherché de la conserver dans mon récit. Entre les flatteries officielles de la Russie, qui, pour elles-mêmes, font partie de la lomagne, et les hommes indépendants, mais parfois très naïfs, qui démontrent non se vices grossiers, ses vestiges de barbares, que l'opinion mondiale ne sait encore une assez large place pour ceux qui me cherchent j'aurai donc empêché tel qu'il est, dans son luxe descriptif et sa misère profonde, dans l'audacieuse elan de sa pensée et les lourdes entraves de son état politique et social, l'est-elle place que j'ambitionne ; car sur les plages du golfe de Finlande comme sur les rives de la Neva, à Moscou comme à Varsovie, je ne voulais obéir qu'à un sentiment de cœur et de conscience, je ne voulais faire qu'un livre loyal et sincère. »

Le livre, écrit dit M. X. Marmier dans sa préface, est le résumé de ce que j'ai pu apprendre, recueilli dans une contrée où il y a tant de choses à apprendre et à recueillir. L'impartialité que j'apportais dans mes observations, j'ai cherché de la conserver dans mon récit. Entre les flatteries officielles de la Russie, qui, pour elles-mêmes, font partie de la lomagne, et les hommes indépendants, mais parfois très naïfs, qui démontrent non se vices grossiers, ses vestiges de barbares, que l'opinion mondiale ne sait encore une assez large place pour ceux qui me cherchent j'aurai donc empêché tel qu'il est, dans son luxe descriptif et sa misère profonde, dans l'audacieuse elan de sa pensée et les lourdes entraves de son état politique et social, l'est-elle place que j'ambitionne ; car sur les plages du golfe de Finlande comme sur les rives de la Neva, à Moscou comme à Varsovie, je ne voulais obéir qu'à un sentiment de cœur et de conscience, je ne voulais faire qu'un livre loyal et sincère. »

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

Philosophie sociale de la Bible; par l'abbé F.-B. CLÉMENT. 2 vol. in-8. — Paris, 1845. Paul Mellier, 15 fr.

La *Philosophie sociale de la Bible*, qui vient de publier l'abbé F.-B. Clément, se divise en deux grandes parties : la première, sous le titre de *La philosophie sociale de la Bible*, le Christ, et plus spécialement de la législation juive; la seconde, sous le nom de *Christianisme*, voit auj. l'analyse et l'appui rationnel des principes sociaux derivés de la pensée chrétienne. Cette division ainsi expliquée, M. l'abbé F.-B. Clément expose lui-même, dans les termes suivants, le but et les résultats de son ouvrage.

« L'auteur, dit-il, s'est demandé d'abord s'il n'y aurait pas dans le monde moral, au si bien que dans le monde physique, une loi universelle établie pour commander et diriger les êtres moraux, comme il y a dans le monde des corps une grande et unique loi qui preside à la reproduction et à l'arrangement harmonique des êtres matériels. Cette première idée est jetée en avant dans une courte introduction destinée surtout à rappeler le besoin des croyances en général.

Pour découvrir une loi, il faut étudier le phénomène ou l'être, et la loi en relation suppose l'être préexistant. Puisqu'il s'agit de trouver la loi de l'homme, c'est lui d'abord qu'on doit examiner attentivement. — Toute se divise alors les systèmes philosophiques et peuvent se poser à départ dans la Bible. Il pense avec raison (c'est M. l'abbé Clément qui parle) que le livre qui donne le plus de matière à la philosophie sociale et des personnes, peut fournir aussi la meilleure définition de l'homme. Il interroge donc la Bible, et à la question : Qu'est-ce que l'homme ? la Bible répond que c'est une créature faite à l'image et à la ressemblance de Dieu.

On voit par cette définition que la *raison* de l'homme, c'est-à-dire ce qui fait qu'il est tel et pas autre chose, consiste dans sa ressemblance avec la divinité; alors il y a trois dans l'homme commun en Dieu : la *raison* ou force, correspondant au père; le *reve* ou l'entendement, au fils, et le *sens*, à l'esprit. Le moi humain n'est pas l'unité simple, mais une *société* indivisible, car l'homme converse avec lui-même; il s'interroge et se répond. Deux de ces trois termes ou éléments du moi, la *puissance* et le *sens*, produisent la variété, tandis que le troisième, le *verbe*, donne l'unité, l'union, la fusion. En d'autres mots, deux termes fournissent la différence, et un seul la ressemblance. Or, la loi la plus générale des êtres ne peut consister dans leurs caractères différenciels, mais dans celui de ressemblance qu'ils ont entre eux. Le *verbe* sera donc appuyé à donner la loi générale du genre humain.

Le second original survient dans le développement des éléments constitutifs du moi, fournit l'explication de la société humaine. La participation de la petite société individuelle grossissant avec l'humanité, amène les gouvernements par la force bénie et l'autorité après leur chute. L'union est impossible, parce que l'élément de fusion n'a pas reçu son développement logique.

Un seul peuple sort de la loi commune; il démarre parmi les ruines du monde moral quelques restes précieux des traditions primitives, se construit un symbole invariable, et parvient ainsi à traverser, sans se perdre, les temps obscurs de la sensualité et de l'ignorance. On reconnaît ici la race d'Abraham, l'auteur, mettant de côté pour le moment le merveilleux de l'histoire juive, s'attache pour l'examen analytique de l'ancienne loi, montre la sagesse des principes dispositions du code mosaique, et connaît que l'union seule donne et assure la vie nationale et la liberté.

Les derniers chapitres de cette première partie sont consacrés à traiter du *merveilleux* et de la *parole*. Afin de conserver au ráisonnement l'unité et la suite nécessaires, l'auteur a renvoyé à la fin du volume ces deux questions importantes, qu'il envisage partiellement sous le point de vue social. Le merveilleux ou miraculeux est destiné plutôt à la science supérieure qu'à l'individualité; il convient ce que l'homme ne peut faire par lui-même, mais c'est le moyen de l'ordre temporel en reserve pour les circonstances extraordinaire. La parole est avant tout le véhicule de la vérité; elle se développe avec la vérité; mais l'erreur se mêle aussi à ce développement. Fidèle au principe qu'il s'est posé lui-même en partant des croyances traditionnelles contenues dans la Bible, l'auteur ne pouvait faire de langage une institution purement humaine, comme il plaît à quelques-uns. C'est au delà qu'il rompt pour trouver la première *parole* et en même temps la première vérité.

Le rétablissement de l'ordre, trouble au commencement, ne peut être la continuation des systèmes sociaux anciens.

A l'exception du mosaique, tous se résument dans l'usage de la force. Quand la force fait la loi, il n'y a point de liberté, or, le christianisme, c'est la *réparation*, la *rédemption*, la *délivrance*. Il est donc appelé à renouveler non-seulement l'homme individuel, mais encore l'homme social. C'est ici qu'il faut penetrer dans la pensée chrétienne pour en extraire les vrais éléments de sociabilité, et montrer que le christianisme est uniquement l'union, la fusion de tous les êtres moraux; que c'est la variété au sein de l'unité, mais non l'unité dans la variété. L'union produit la véritable force; elle consacre la liberté. Un être vraiment fort est toujours libre. Il est difficile à l'ordre tyrannique n'est jamais au pouvoir d'un seul homme, que les peuples eux-mêmes fondent la résistance contre ce divin; il suffit, pour s'en convaincre, de voir l'autorité leyan la tête au-dessous des peuples hostiles à l'unité chrétienne, tandis que la liberté grandit et se développe au sein des nations assez heureuses pour avoir conservé cette unité.

La liberté n'est donc pas le résultat logique de celle ou celle forme de gouvernement; elle est fille de la *certe* qui *convit*; la tyrannie est enfantée par l'*erreur* qui *dirige*. Cependant tous les esprits étaient mis par la verté, l'union une fois solidement établie, la meilleure forme gouvernementale sera toujours celle qui représentera le mieux l'unité. En somme, l'auteur s'attache à prouver non seulement que le christianisme complet n'est pas contraire à la liberté des peuples, mais que cette liberté n'est possible qu'au sein du christianisme; que le règne de la liberté lui retarde en proportion des obstacles opposés au développement légitime et naturel du christianisme.

Enfin, après avoir puise dans la doctrine du Christ les vraies notions de la loi et du droit, l'auteur conclut que Dieu et l'humanité ne fournissent que deux relations, celle de supériorité de Dieu sur les hommes, celle d'égalité entre les hommes, il n'y a point de troisième. Il démontre que l'ordre qui concorde avec cette double relation de supériorité et d'égalité. On voit donc le christianisme complet se résoudre dans l'égalité des hommes sous la loi ou supériorité divine, dès que cette supériorité se pose comme bas-fondament d'un système législatif, il se dessine une double forme gouvernementale: la monarchie et l'aristocratie, également chrétiennes, parce qu'elles deviennent l'une et l'autre de l'unité du principe.

Comme on le voit par cette analyse que nous lisons fidèlement empruntée, M. l'abbé Clément croit que le dix-neuvième siècle

doit chercher dans la Bible seule « un véritable système de philosophie, c'est-à-dire un corps de doctrines intimement liées, logiquement déduites, et toutes en rapport avec la nature de l'homme considérée sous le triple point de vue de l'être moral, politique et religieux ». Ce n'est point ici le lieu de combattre celles des assertions de l'abbé Clément qui nous paraissent contestables; mais devant une telle thèse, il nous paraît nécessaire de faire à l'*abbé Clément*, et les moyens à l'aide desquels il espère l'atteindre. Quel que soit l'avvenir réservé à ses théories, il n'en aura pas moins publié un ouvrage aussi remarquable par la forme qu'en le fond, et digne de l'attention et de l'estime particulières de tous les esprits sérieux.

Elements de Géographie générale, ou Description abrégée de la Terre, d'après ses divisions politiques, coordonnées avec ses grandes divisions naturelles, selon les dernières découvertes et les documents les plus récents; par ADRIEN BATUT. 1 vol. in-18 de 600 pages, avec 8 cartes. — Paris, 1845. Jules Renouard, 5 francs.

Un traité de *Géographie moderne*, quelque élémentaire qu'il soit, doit offrir selon M. Balbi, trois divisions principales, correspondantes aux trois points de vue principaux sous lesquels la géographie considère la Terre : soit sa situation dans l'espace, faisant partie du système solaire; dans sa structure, et comme soutenant partie des êtres organisés et de l'homme en général; enfin, comme habitation des différents peuples formant les Etats qui se partagent sa surface.

Les *Éléments de Géographie générale* qui vient de publier M. Balbi se divise donc en deux parties distinctes: la partie des principes généraux, qui embrasse les deux premières divisions de la science; et la partie descriptive, qui comprend la troisième.

Dans la première, qui est de became un moins étendue, M. A. Balbi expose en dix chapitres toutes les notions les plus indispensables que la géographie emprunte à l'astronomie, aux mathématiques, à la physique, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie, et à la statistique. Un de ces chapitres est entièrement consacré aux définitions qui, en géographie, comme dans toutes les autres sciences, doivent toujours précéder l'exposition des théories ou des faits.

La partie descriptive est partagée en cinq grandes sections, correspondant aux cinq parties du monde. Chaque section se subdivise en géographie générale et en géographie particulière. La géographie générale offre, pour chaque partie du monde, la géographie physique et la géographie politique, en dominant leurs éléments principaux dans les articles : position astronomique, dimensions, confins, mers et golfs, détroits, caps, presqu'îles, fleuves, cascades, lacs et lagunes, îles, montagnes, plateaux et hautes vallées, volcans, plaines et vallées basses, déserts, steppes et landes, canaux, routes, chemins, défilé, industrie, commerce, superficie, population absolue et relative, ethnographie, religion, gouvernements, divisions. La géographie particulière comprend autant de chapitres qu'il y a de grands Etats ou de groupes d'Etats, géographiques à proprement parler. La description se compose d'articles particuliers, position astronomique, dimensions, confins, superficie, population, etc., pour les Etats qui ont des possessions dans l'empire, jupes, provinces. Un tableau statistique complète la description de chaque partie du monde, en offrant dans ses colonnes le titre de chaque Etat, sa superficie, sa population absolue et sa population relative.

Cette courte analyse suffit pour prouver que les *Éléments de Géographie*, à minimaire de son *Atlas*, comme les appelle M. A. Balbi, ne sont que l'*Atlas* lui-même, considérablement diminué, corrigé et augmenté dans certaines parties, et mis à la portée de toutes les intelligences et de toutes les fortunes. M. A. Balbi n'a pas la prétention d'offrir au lecteur un ouvrage parfait; mais, par le soin qu'il lui a donné, il se flatte « que, malgré son caractère nécessaire, il a évité l'omission de tout point général d'une véritable importance, comme aussi il croit avoir renfermé dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de faits géographiques dont l'ensemble constitue la science dans son état actuel. »

Mémoires de madame de Staél (Dix Années d'Exil), suivis d'autres ouvrages posthumes du même auteur. Nouvelle édition, précédée d'une Notice sur la vie et les ouvrages de madame de Staél; par madame NECKER DE SAUSSURE. 1 vol. in-18 de 600 pages. — Paris, 1845. Charpentier, 5 fr. 50 c.

L'ouvrage posthume de madame de Staél, publié sous le titre de *Dix Années d'Exil*, se compose de fragments de mémoires de l'illustre auteur de *Corinne* se proposant d'achever dans ses loisirs, et embrassant une période de sept années, séparées en deux parties par un intervalle de près de six ans. En effet, le récit, commencé en 1800, s'arrête en 1804, recommence en 1810 et s'arrête brièvement en 1812. — Si incomplet, si passionné, si ingrat qu'il soit, cet ouvrage excitera toujours un vif intérêt. La première partie est un pamphlet politique contre Napoléon, « destiné à accroître l'horreur des gouvernements arbitraires », comme l'espère M. de Staél dans sa préface; la seconde, une relation détaillée des voyages de madame de Staél en Suisse, en Autriche, en Pologne, en Italie et en Finlande. Outre *Dix Années d'Exil*, le nouveau volume qui vient de publier M. Charpentier renferme une Notice d'environ 200 pages sur la vie et les ouvrages de madame de Staél, par madame Necker de Saussure; l'elogio de M. Guibert; neuf pièces de vers et les essais dramatiques, comprenant *Le dandy et le sot*, scène lyrique; *Gouverneur de Brabant*, drame en 5 actes et en prose; *La Naissance d'Anne* en trois actes et en prose; *Le Capitaine Keroudeuc*, u Seigneur et le Marquis, proverbes dramatiques, et *Sophie*, drame en cinq actes et en prose.



Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 75 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

CHARLES GOSELLIN,
ÉDITEUR.

LES MYSTÈRES DE PARIS; par EUGÈNE SUE. Nouvelle édition, revue par l'auteur, et illustrée de 5 à 100 dessins, avec ses types, etc.; par les meilleurs artistes. Gravures sur acier et sur bois, sous la direction de M. LAVOYAT. Prix : 50 centimes la livraison, contenant 16 pages de texte et une grande vignette tirée sur feuille séparée.

Les Mystères de Paris, sous quelque forme qu'ils se soient présentés, feuilletons ou livre, ont accueilli, soit en France, soit à l'étranger, une popularité immense et dont on citerait peu d'exemples.

Six éditions, imprimées en France aussi-tôt après l'achèvement de chaque partie, ont été immédiatement enlevées; la Belgique, avec ses 150 000 exemplaires, tira également un succès sans précédent. L'étranger a dévoré les *Mystères de Paris*; sont traduits dans toutes les langues, insérés dans les journaux de tous les pays au fur et à mesure de leur apparition, et réimprimés ensuite en volumes. Nous connaissons plusieurs éditions en langue allemande, et nous avons sous les yeux une édition en hollandais, publiée avec gravures, qui compte un grand nombre de souscripteurs.

La publication des *Mystères de Paris* est commencée depuis plus d'un an. Accueillie à son début avec le plus vif intérêt, elle a tout constamment ses lecteurs sous le charme des récits touchants et drôles, des scènes romanesques; on a même imposé le nom *Le Sueur*, c'est par lui qu'on commence la lecture du journal; le dénouement des trames si multiples de cette œuvre originale préoccupe d'abord l'attention, et laisse en seconde ligne les faits réels de chaque jour.

Un tel succès est le meilleur des prospectus; il justifiera sans doute la publication que nous annonçons aujourd'hui d'une édition illustrée des *Mystères de Paris*. En effet, quel livre pouvait mieux que celui-ci offrir des sujets au luxe de la gravure, par la variété des types, par l'étude des localités, par le dramatique des situations? Tout s'y trouve, depuis la griseuse, et même un degré au-dessous, jusqu'à la grande danse; depuis le forcing larmoyant jusqu'au rire humainement provoqué. Tout honnêtement et honnêtement.

L'auteur n'a point eu cette sensibilité négative qui fait que l'anecdote devant les places hideuses de la misère et du vice, que l'on ferme les yeux pour ne pas les voir, et que le dégoût substitute ses exclamations méprisantes aux douces paroles de la compassion.

Ensuite *Sue* a tout vu, tout abordé, sans se retrancher derrière un pudibondage commode qui n'est qu'un égoïsme déguisé. Aussi, malgré les susceptibilités qu'il a dans son monde qui s'enveloppe dans ses principes rigoristes ou qui joint à une amélioration ou à un reproche, ce livre, qui déchire d'une main délicate et hardie le voile qui couvre les *mystères de Paris* dans ce qu'ils ont de plus terrible et de plus odieux, est devenu le livre de tous, par lequel on sait quel charme qui frappe droit à la porte du cœur, et l'ouvre aux sensations de l'intérêt et de la pitié.

Chacun voudrait avoir cette *Goualeuse*, cette *Fleur-de-Marie*, qui dépeint *Marie-Lesot* la plus heureuse création que le roman ait puver; cette *Louise* toute sensuous, qui se relève par les bons, indéfendables *Chouettes*, qui fait de l'humour et passe dans le sang, avec toute la passion d'autant que le mal; la *douce Louise*, pauvre fille comme il y en a tant, qui un peu de pain d'ame le droit de perdre et de mépriser; madame *d'Harcourt*, cet ange consolateur, en qui la charité éveille de si nobles inspirations pour remplir le vide de son âme épuisée; la fière madame de *Lucenay*, duchesse comme on en a vu à la merde de ces fils de famille qui les exploitent pour la satisfaction de leur vanité; *Sarak*, cette ambitionnée et froide egoïste; la belle *Cecily*, démon tentateur qui supplier un boureau; enfin la délicieuse *Irégolite*, qui pète l'art de gaieté et de bonne humeur à travers ce drame tissé de fiblettes, de douleurs et de forfaits;

Et à côté de ces femmes, le *Maitre d'école*, qui s'est fait un masque aussi affreux que son cœur; le *Chourineur*, qui parle une langue si étrange, et qui se laisse dompter si facilement au nom de l'honneur; *Morel* le liquidaire, honnête et laborieux artisan, sent soutien d'une famille monstre que le sort vole à l'âme de ces hommes, et si peu communes des heures

comme celles d'Amédée, et si peu communes des heures du monde; *Taritalard*, le monstre, tel qu'on n'en trouve à Paris, sans savoir où il viennent au fond, enfants perdus dont les premiers, les tourment déjà de la mort, et l'échafaud; l'infauste *Ferrand*, leur maître à tous, les faisant agir à son profit, en prenant pour auxiliaire l'hypocrisie de la vertu et de la religion; le vicomte de *Saint-Remy Patolli-Brodalum*, l'infortuné *Germain*, l'astrov Famille *Martat*, M. et madame *Pipet*, ces portiers modèles que le rapace *Cabrier* fait passer par de si rudes et si bouffonnes épreuves; enfin *Rodolphe*, Rodolphe, le dieu de cette époque tragique; sans parler des autres personnes du second plan, qui tous se rattachent à la crise et à l'intérêt de l'action.



(Le Chourineur.)

Nous connaissons tous les acteurs, et malheur à l'Artiste s'il ne les fait pas ressembler! Mais nous avons fait appel aux hommes les plus habiles, et ils ont répondu avec toute la sympathie que leur inspire un ouvrage si fermé en sujets neutrs et heureux; ils ont cherché leurs modèles là où l'auteur les a pris, et la fidélité du dessin sera la même que celle du récit.

La Cité nous donnera ce qui, dans Paris, a échappé aux rigueurs de la ligne droite et du cordeau. Prisons, logements, hôtels obscurs, chaumes infects, taudis et palais, concourent à la variété de la mise en scène sur ce théâtre où s'agitent tant de passions diverses que le poète a manœuvres avec la verve et l'habileté des contrastes, pour l'enseignement du riche et du pauvre, dont il est le moraliste tendre, énergique et sévère.

Conditions de la souscription:

L'édition illustrée des *Mystères de Paris* sera publiée en 80 livraisons, 13 volumes, formant 2 toits volumineux; ces deux parties formeront une édition complète, classique et pratique, contenant vingt feuillets d'impression, et 70 à 80 gravures, contre 10 francs. Le prix de la livraison est de 50 centimes. Chaque livraison contient une feuille de 16 pages de texte, une grande gravure sur acier ou sur bois, imprimée sur feuillet séparé et réservant une scene ou un personnage-type ou pied, et trois ou quatre gravures moyennes dans le texte; le tout renfermant dans une couverte imprimée avec vignette. Il paraît une ou deux livraisons par semaine. L'ouvrage sera entièrement publié avant octobre 1841. Le papier velin superfin est fourni par les papeteries du Marais, si connues par l'excellence de leurs produits. — L'impression est confiée à MM. Béthune et Pichot, dont l'habileté est justifiée par les belles et nombreuses publications.

On souscrit à Paris; chez l'éditeur CHARLES GOSELLIN, 50, rue Jacob. — On souscrit également à la librairie GARNIER Frères, Palais-Royal, galerie d'Orléans, et chez tous les libraires et dépositaires de publications pittoresques.

Tout souscripteur à Paris qui paiera vingt livraisons à l'avance, les recevra à domicil et sans frais. — Pour les départements, s'adresser à aux principaux libraires.

ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle; par une société de savants et de littérateurs, publiée sous la direction de MM. P. LEROUX et J. REYNAUD. — Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Géologie, Zoologie, Botanique, Agriculture, Machines,

Arts et Métiers, Philosophie, Histoire, Politique, Économie politique, Statistique et Géographie, Littératures anciennes et modernes, Architecture, Peinture, Sculpture, etc., etc., etc.

MODE DE PUBLICATION DE L'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE.

L'*Encyclopédie nouvelle*, ou Dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle, se composera de 7 à 8 volumes in-4, de 1664 colonnes ou pages chacun, et ornés de gravures, portraits, cartes géographiques, etc. Tout volume qui dépassera le huitième sera donné *gratis* aux souscripteurs. — Chaque volume est divisé en huit livraisons, qui se publient le 1^{er} de chaque mois, et chaque livraison contient 208 colonnes ou pages, brochées avec une couverture imprimée. Une livraison annuelle renferme la matière de 2 volumes in-8. Il paraît chaque année au moins un volume et demi.

Conditions de la souscription, et facilités accordées aux souscripteurs.

PRIX POUR PARIS :

| | |
|---|-------|
| Pour 1 livraison mensuelle, de 208 colonnes | 2 fr. |
| — 4 livraisons mensuelles, <i>dito</i> | 8 |
| — 8 livraisons mensuelles, ou 1 vol. | 16 |
| — 12 livraisons mensuelles, ou 1 vol. 1/2 | 24 |

PRIX POUR LES DÉPARTEMENTS :

| | |
|---|-------------|
| Pour 1 livraison mensuelle, de 208 colonnes | 2 fr. 50 c. |
| — 4 livraisons mensuelles, <i>dito</i> | 10 |
| — 8 livraisons mensuelles, ou 1 vol. | 20 |
| — 12 livraisons mensuelles, ou 1 vol. 1/2 | 30 |

On souscrit à Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, 9, à la librairie de CHARLES GOSELLIN, bureau central de l'*Encyclopédie nouvelle*.

Demandes et Réponses. — PROGRAMME DE 1840.

COURS D'ÉTUDES PRÉPARATOIRES AU BACCALAUREAT ES-LETTRES; par J.-E. BOUCLET, directeur du pensionnat de jeunes gens de la rue Notre-Dame-des-Victoires, 16.

(1) PHILOSOPHIE (Psychologie, Logique, Morale, Théodicée, Histoire de la Philosophie), précédée du Programme, d'une Introduction, etc. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(2) LITTÉRATURE (Prose et Vers, les différents genres, etc.; Rhétorique, Histoire de la littérature grecque, latine, française). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(5) HISTOIRE ANCIENNE ET ROMAINE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. — HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE ET HISTOIRE MODERNE. 1 vol. in-12, avec tableaux, etc. Prix : 4 fr.

(4) GÉOGRAPHIE ancienne, du Moyen-Âge et moderne. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(6) MATHÉMATIQUES (Arithmétique, Géométrie, Algèbre, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

(7) SCIENCES PHYSIQUES (Physique, Chimie et Notions astronomiques, avec planches intercalées dans le texte). 1 vol. in-12. Prix : 2 fr.

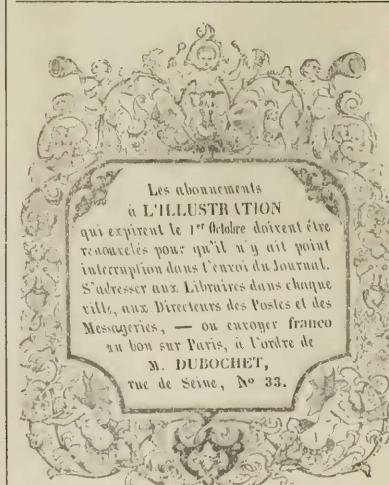
(8) COURS PRATIQUE DE LANGUE LATINE. 2 vol. grand in-16 sur 2 colonnes, 5^e édition, contenant un Exposé de la nouvelle Méthode et les Exercices nécessaires à son application; une Grammaire latine déduite des Textes par l'Observation; un choix de Morceaux pris dans tous les classiques et traduits littéralement; une Notice sur chaque auteur; un Dictionnaire des verbes irréguliers, des équivalents, mythologiques, locutio[n]s difficiles; Guide de la Conversation latine; Dialogues familiers, etc. Cet ouvrage seul suffit pour faire en quelques mois un cours d'initiation. Prix : 5 fr.

(8) MANUEL PRATIQUE DE LANGUE GRECQUE. 1 vol. grand in-16, 5 francs.

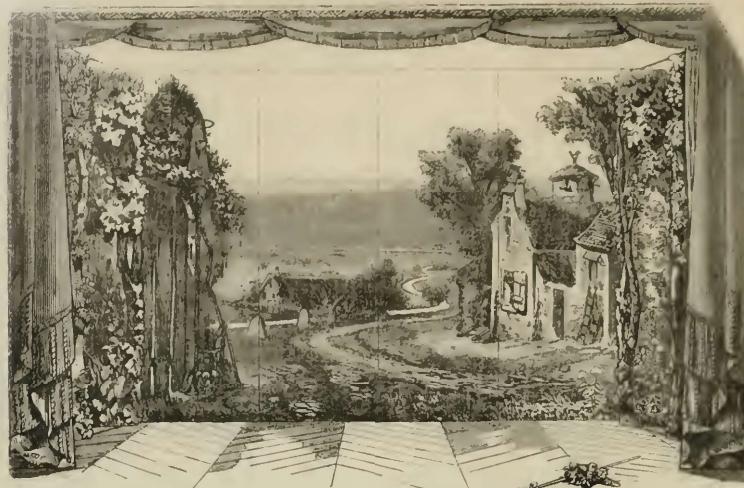
5^e édition. (Même méthode que le *Cours de Langue latine*). Prix : 5 francs.

(9) GUIDE DE L'ASPIRANT AU BACCALAUREAT. 4 vol. in-16. Prix : 2 francs.

Nota. Les nouveaux ouvrages ci-dessus, formant 11 volumes, sont adressés FRANÇAIS, par la diligence, à toute personne qui en fait la demande à M. BOUCLET, par lettre affranchie et accompagnée d'un mandat sur la poste de la somme de VINGT FRANCS. Le mandat ne devra être que le QUINZE FRANCS, si on ne demande que les six premiers numéros.



Théâtre portatif de Campagne.

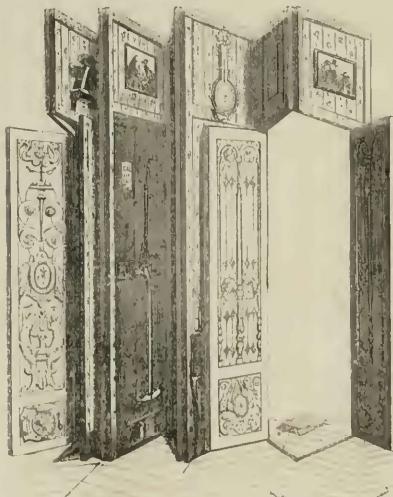


(Développement général.)

Un fabricant de papiers peints (1) a eu l'ingénieuse idée d'appliquer la forme simple et portative du paravent à la construction de petits théâtres de campagne.

Un seul de ces paravents suffit pour la représentation de la plupart des proverbes : avec deux, figurant un salon et un jardin, on peut représenter toutes les pièces d'un répertoire très-varié.

Il est d'ailleurs facile d'appliquer sur les fenilles de ces paravents quelques légers châssis garnis de toiles et recouverts de papier peint, ou plutôt badigeonné par quelque artiste amateur, pour modifier et varier, autant qu'il peut être nécessaire, les décos principales.



(Développement partiel.)

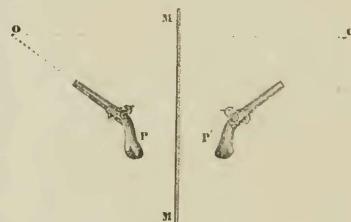
On place les paravents au fond d'un salon ou d'une galerie, en ayant soin de laisser à l'entour une encéinte de dégagement destinée à servir de coulisses et à faciliter l'entrée et la sortie des personnes par les portes pratiquées dans la décoration. On masque ce dégagement et l'ouverture de la

(1) Passage Choisel.

séene au moyen de deux grands rideaux, qui, fixés par des anneaux à une tringle transversale, s'ouvrent au moyen d'un jeu de portières ordinaires.

SOLUTIONS DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE BERNIER NUMÉRO.

1. Placez devant vous un miroir plan MM', dans lequel vous apercevez l'objet O que vous voulez atteindre. Mettez le canon du pistolet P sur l'épaule ou au-dessus, et dirigez-le, en regardant dans le miroir, et en visant, avec l'image P' du pistolet, l'image réfléchie O' du but à frapper; puis fîchez le coup lorsque l'image sera bien dans l'alignement de la mire et du canon.



II. Il avait 7 napoléons et à la première emplette il en a dépense 4, à la seconde 2, à la troisième 1; car 4 est la moitié de 7 augmentée de 1/2; 2 est la moitié du reste 5 augmentée de 1/2; 1 est la moitié du reste 4 augmentée de 1/2.

On parvient facilement à ce résultat en raisonnant sur le nombre cherché 7 comme s'il était connu, et en imaginant que l'on effectue les opérations indiquées par l'enonce. On trouvera alors que lorsque du huitième du nombre inconnu on retranche les 7/8 de l'unité, il ne reste rien. Donc le nombre inconnu est 7.

III. En faisant le même raisonnement, on trouvera que si c'est à la quatrième emplette seulement que tout a été dépensé, le nombre des napoléons était de 15; de 31 à la cinquième emplette;

de 63 à la sixième, et ainsi de suite. Voici un petit tableau qui montre la marche à suivre pour résoudre complètement la question, quel que soit le nombre des emplettes.

| Nombre des emplettes. | Termes de la progression double. | Nombre des napoléons dépensés. |
|-----------------------|----------------------------------|--------------------------------|
| 1 | 2 | 4 |
| 2 | 4 | 5 |
| 3 | 8 | 7 |
| 4 | 16 | 15 |
| 5 | 32 | 31 |
| 6 | 64 | 65 |
| 7 | 128 | 127 |
| 8 | 256 | 255 |
| 9 | 512 | 511 |
| 10 | 1024 | 1025 |

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUTRE.

I. Faire une boîte dans laquelle on verra des corps pesants que l'on jette, une balle de plomb, par exemple, monter de bas en haut, au lieu de descendre de haut en bas.

II. Les trois Grâces portant des oranges, dont elles ont chacune un nombre égal, sont rencontrées par les neuf Muses, qui leur en demandent. Chacune des Grâces en donne le même nombre à chacune des Muses, après quoi elles se trouvent toutes également partagées. Combien les Grâces avaient-elles d'oranges?

Mémoires.

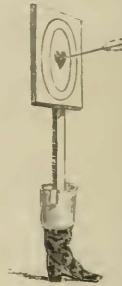
EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUTS

Et monté sur le falte, il aspire à descendre

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

UNE DEVISE DE CONFISEUR.



UNE ENSEIGNE.



ON S'ARME chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinoï dwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAVE ET C°, rue Dauphine, 2.